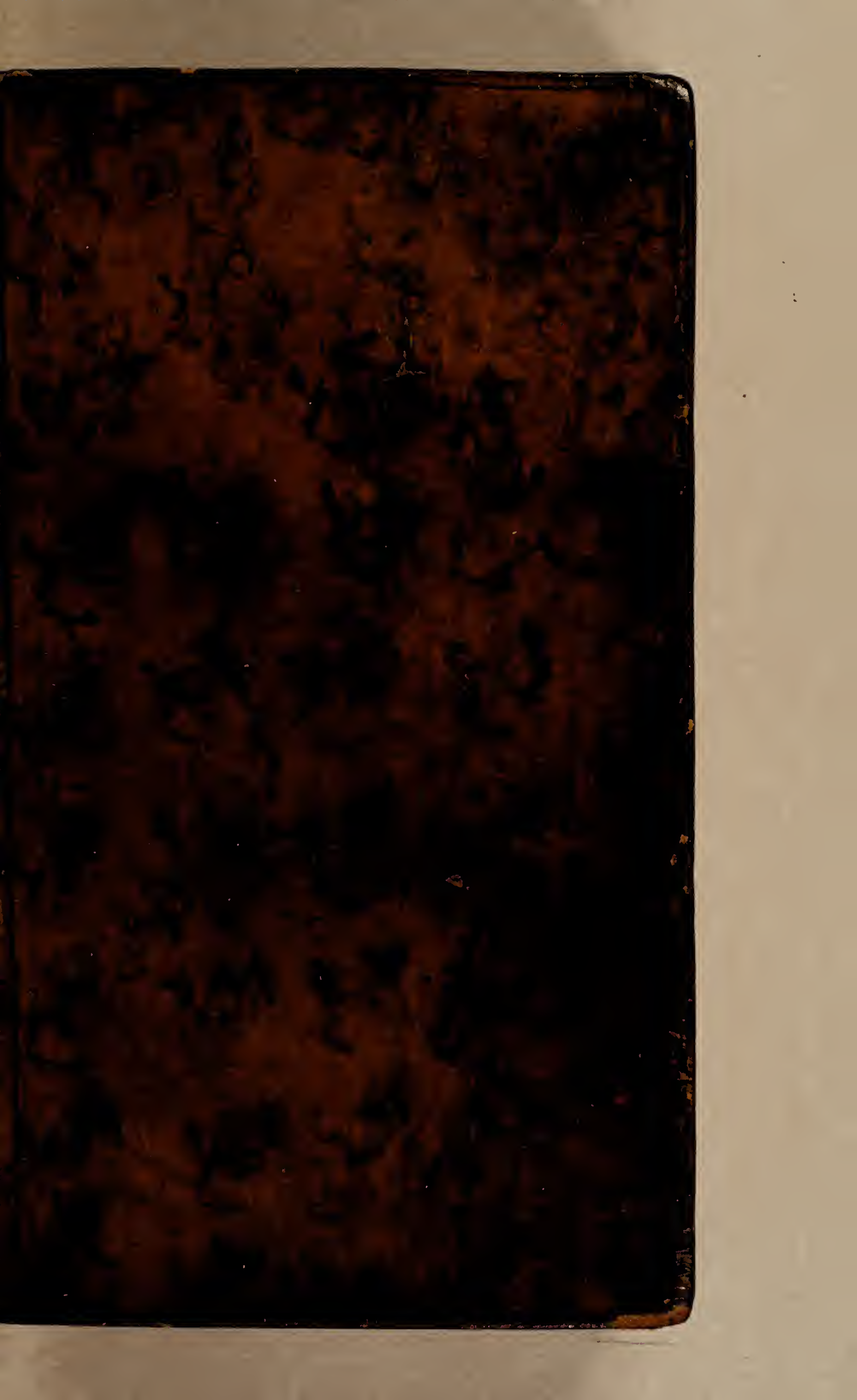



GAUDEO
John Carter Brown.



37

Ind. p. 118.

LE PEUPLE
JUGE,

OU

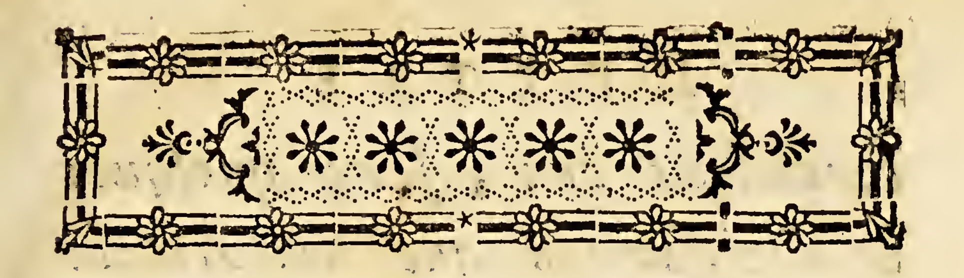
Considérations sur lesquelles le Peuple Anglois *pourra décider si la Lettre qu'on attribue dans le* Précis des Faits *à S. A. R. le Duc de Cumberland, est bien véritablement de ce Prince.*

Vir omnium qui sunt, fuerunt, erunt, Princeps virtute, sapientia ac gloria.... Huic ego homini, Quirites, tantum debeo, quantum hominem homini debere vix fas est. *Ciceron.*

Ouvrage traduit littéralement de l'Anglois.



M. DCC. LVI.



LETTRE DU TRADUCTEUR A M. * * *

J'Ai souhaité plus d'une fois, Monsieur, en lisant la Quatriéme Lettre au Peuple Anglois, intitulée dans la Traduction Françoise, Le Peuple instruit, *que l'Auteur eût traité avec un peu plus d'étendue tout ce qui pouvoit avoir rapport aux mesures que la Cour de Londres avoit prises pour faire de l'Amérique le Théâtre de ses usurpations. Je conviens*

cependant que, ſans quelques éclairciſſemens que cet Auteur nous a donnés ſur ce point, nous ignorerions peut-être encore certaines particularités fort intéreſſantes de la conduite, tant du Miniſtére, que des Généraux chargés d'exécuter dans cette partie du monde, le plan d'aggreſſion & d'hoſtilités qui avoit été arrêté à Londres, pendant qu'on ſembloit s'y prêter avec les apparences les plus ſpécieuſes de la bonne foi, aux négociations qui devoient maintenir la paix. Mais comme il a toujours paſſé pour conſtant que la défaite du Général Braddock n'étoit pas regardée par la partie la plus ſaine

de la Nation Britannique, comme l'unique, ou du moins, comme la principale cauſe du mauvais ſuccès des armes Angloiſes, & qu'il falloit chercher la ſource de l'humiliation & des diſgraces de l'Angleterre dans les inſtructions qui avoient été données à ce Général; j'aurois deſiré de l'Auteur du Peuple inſtruit, *qu'il ne ſe fût point borné à prouver le peu de diſcernement des Miniſtres Anglois dans le choix qu'ils avoient fait de M. Braddock; & je croyois que pour éclaircir parfaitement cette matiére, il convenoit d'examiner les inſtructions qui avoient dirigé les opérations de ce Gé-*

néral. Un ouvrage qu'on vient de publier à Londres me paroît, à certains égards, remplir cet objet, puisque l'Auteur y fait l'analyse de ces instructions; mais en les considérant seulement sous le point de vûe Militaire, & abstraction faite des raisons d'Etat & de Politique. L'Auteur a choisi une maniére d'exposer son sentiment dans laquelle on auroit de la peine à reconnoître la liberté Angloise, qui ne consiste réellement que dans la liberté de tout dire & de tout écrire, si l'ironie qu'il employe depuis le commencement jusqu'à la fin de son ouvrage, n'étoit pas en quelques endroits si outrée & si peu conve-

nable , qu'elle rend la critique beaucoup plus forte & plus odieuse que s'il s'étoit exprimé naturellement & ſans figure. J'aurois retranché bien volontiers , ſi j'avois pu le faire ſans altérer le fond de l'ouvrage , un grand nombre de phraſes qui bleſſeront certainement la juſte délicateſſe des Lecteurs François ſur tout ce qui intéreſſe en général l'honneur des Perſonnes Auguſtes à qui la Providence a confié la conduite des Nations : & en particulier un grand Prince également reſpectable par ſa naiſſance, par ſon rang & par la réputation que ſes talens lui ont acquiſe. On ſait que ce n'eſt qu'après avoir tenté tou-

tes les voïes possibles pour épargner au Gouvernement Anglois le désagrément de voir son systême dévoilé, que le Ministére François s'est déterminé à rendre publiques les connoissances qu'ont données sur le plan de la Cour de Londres, les piéces autentiques qui ont été trouvées dans le porte-feuille du Général Braddock, après le combat qui lui a coûté la vie. On ne pouvoit pas prévoir que la publication de la Lettre écrite à M. Braddock par le Colonel Nappier, occasionneroit une satyre aussi indécente que celle dont j'ai fait la Traduction. On ne pourra pas au moins me repro-

cher d'avoir ajouté à la malignité du texte original que j'ai même adouci autant qu'il m'a été poſſible, en rendant littéralement les expreſſions de l'Auteur. Je n'ai changé que le titre de l'ouvrage, par une raiſon que je crois auſſi plauſible que celles qui ont fait changer le titre de la Quatriéme Lettre au Peuple: offrir au Peuple des raiſons de décider, c'eſt le prendre pour Juge. Je vais tranſcrire ici le titre Anglois.

Reaſons humbly offered to prove that the Letter printed at the end of the French Mémorial of juſtification is a French forgery and falſely aſcribed to

his Royal Highneſſ.... *C'eſt-à-dire... Raiſons humblement offertes pour prouver que la Lettre imprimée à la fin du Mémoire de juſtification de la France, a été fabriquée par les François & eſt fauſſement attribuée à Son Alteſſe Royale.* *

J'ai l'honneur d'être, &c.

* Cet Ouvrage ſe trouve chez M. Collyer, à la Bourſe & dans l'allée du Change à Londres.



LE



LE PEUPLE JUGE.

Ouvrage traduit littéralement de l'Anglois.

Asper
Incolumi gravitate jocum tentavit. *Horat.*



LE divin Grotius a observé, dans son Traité *de la guerre & de la paix*, que lorsqu'une guerre s'allume entre deux Na-

tions, elle diſſout la plus grande partie de tous ces devoirs réciproques qui aſſujettiſſent également tous les hommes conſidérés comme des êtres de la même eſpéce.

Je conviens que cette maxime peut, ſous quelques points de vûe, ſervir d'excuſe à Meſſieurs les Miniſtres de France de certaines libertés qu'ils ont priſes, en pluſieurs occaſions, pour ne pas négliger les moyens de prouver combien leurs intentions étoient droites & pacifiques avant la déclaration de guerre; mais il me paroît que les principes du Chriſtianiſme qu'ils profeſſent comme nous,

quoique d'une maniére différente, devroient les empêcher de maltraiter par les plus piquans ſarcaſmes, la réputation des particuliers, ainſi que de ternir par les ſuppoſitions les plus injurieuſes, la gloire des plus reſpectables Princes, dans la vûe de les rendre également mépriſables & à la Nation chez laquelle ils vivent, & aux Peuples avec leſquels ils ſont en guerre. Il faut convenir que parmi les Nations policées, il n'eſt point d'hoſtilités auſſi odieuſes que des procédés de cette nature.

Cette conduite ſi peu généreuſe & ſi abſolument inexcuſable, ſera un ſujet éternel de

reproches pour les Miniſtres François.

Tout lecteur intelligent va ſe convaincre, par le ſeul ſecours de l'attention la plus légére, qu'il leur eſt impoſſible de ſe diſculper de cette imputation.

On en verra la preuve dans l'examen que je vais faire de la * Lettre qui a été compriſe dans les piéces juſtificatives du Mémoire, connu ſous le titre de *Précis des faits*, & qu'ils attribuent fauſſement à Son Alteſſe Royale le Duc de Cumberland. Le terme de *fauſſement* dont je

* Cette Lettre, dans le tems, parut en Anglois dans le *Public advertiſer*, Gazette en réputation à Londres.

me ſers, ne paroîtra point trop fort, lorſqu'on aura vû les raiſons par leſquelles j'eſpére de prouver qu'aucun homme ne peut ſeulement ſoupçonner ce Prince d'avoir dicté une pareille lettre.

Je dois faire remarquer ici à mes lecteurs qu'il ne faut pas qu'ils ſoient ſurpris ſi Son Alteſſe Royale n'a pas elle-même pris le ſoin de faire voir toute la fauſſeté de cette *aſſertion* de la part de la France.

La grandeur d'ame de Son Alteſſe Royale, & la juſte crainte qu'elle a de faire douter qu'elle ſoit aſſurée de l'entiére confiance que mettent

ſes compatriotes dans ſon habileté & dans ſes connoiſſances militaires, ne lui ont pas permis de paroître ſeulement faire attention au danger dont cette *machine infernale* des François menaçoit ſa réputation. Je me charge de faire avorter leur complot contre cet Auguſte Prince; & j'attens de ma Nation d'autant plus de reconnoiſſance de cette entrepriſe, qu'elle eſt intéreſſée à ſouhaiter que le mérite éminent ſoit vengé le plus ſouvent qu'il eſt poſſible des coups aſſommans qu'il ne reçoit que trop communément parmi nous; & ſurtout parce que les ennemis ſans nombre

de Son Alteſſe Royale, que l'on ſuppoſe avoir dicté cette Lettre, en ont déja pris occaſion d'exercer ſur ſa capacité & ſur ſes talens militaires, l'art infame de la calomnie qu'ils poſſédent à un dégré ſupérieur.

Remarquez la noirceur de l'attentat de ces Miniſtres de France contre Son Alteſſe Royale : apprenez à connoître leurs ruſes & leur perfidie. Ils déſeſpéroient d'obtenir par la voie des armes aucun avantage ſur un Général devant qui leurs troupes ſont ſaiſies de tremblement, & dont l'Europe révére & célébre l'habileté & le mérite; quel eſt le parti qu'ils pren-

nent ? Ils essayent de lui faire perdre son crédit & sa réputation dans l'esprit de tous ceux qui le connoissent : les voies détournées leur paroissent bien plus sûres pour triompher d'un si grand homme, que de l'attaquer d'abord à force ouverte.

Tel est le but auquel ils ont voulu parvenir, lorsqu'à l'occasion de la défaite de M. Braddock en Amérique, ils ont fabriqué entr'eux cette Lettre qu'ils prétendent avoir été dictée par Son Altesse Royale, & s'être trouvée parmi les papiers du Général vaincu. Leur objet, lorsqu'ils ont rendu cette Lettre publi-

que, n'a pas été ſeulement de prouver que Son Alteſſe Royale, en donnant les ordres qu'elle contient, avoit le premier commencé les hoſtilités; ils ont encore voulu (& c'eſt ſans contredit ce qui les intéreſſeroit le plus) que la lecture de cette Lettre fît diſparoître de leur armée la terreur qu'y répandoit la réputation de ſon Alteſſe Royale, & y rendît mépriſable ce grand Général, en faiſant voir qu'il étoit capable de donner des ordres auſſi mal conçus & auſſi frivoles que ceux que contient cette Lettre. Ils ont voulu enfin nous forcer à retirer notre confiance d'un homme,

qu'une lettre de cette nature feroit croire auſſi peu propre à conduire toute eſpéce d'opérations militaires.

Par cet artifice ils ſe ſont flattés non-ſeulement de guérir les troupes Françoiſes de la terreur & de l'effroi qui depuis longtems les ſaiſiſſent dès qu'elles entendent le ſeul nom de *Cumberland*, mais encore de nous ôter cette certitude de remporter toujours de nouvelles victoires, qui anime & échauffe le courage des ſoldats Anglois ſous les ordres de ſon Alteſſe Royale, & de rendre nos troupes moins formidables pour le moment déciſif d'un combat,

en leur faiſant perdre la haute opinion qu'elles s'étoient formée de leur Général.

Les Miniſtres François ſentoient parfaitement que s'ils n'obtenoient ces deux points eſſentiels, de guérir leurs ſoldats de la peur & d'en inſpirer aux nôtres, ce ſeroit en vain qu'ils entreprendroient d'exécuter leur projet d'invaſion dans la Grande-Bretagne; & que toutes leurs tentatives de ce côté-là n'aboutiroient qu'à relever la gloire de l'Angleterre & à couvrir la France de confuſion. Il eſt même probable que ſi juſqu'à ce jour ils ont différé de faire ici une deſcente, c'eſt qu'ils

ont attendu l'occaſion heureuſe qu'ils croyoient avoir trouvée par le moyen de leur ſupercherie, de ſe procurer en même tems l'un & l'autre de ces deux avantages.

Mais par rapport à une queſtion de la nature de celle-ci, qui conſiſte à ſavoir ſi les François ont trouvé ou non la Lettre dont il s'agit parmi les papiers de Braddock, comme la négative ne ſuffit pas pour détruire l'affirmative, je vais renverſer la fauſſeté que j'attaque & la réduire en poudre, en prouvant par quantité de traits que je rapporterai de la ſcience & de l'habileté de Son Alteſſe Royale,

desquels j'ai été maintes fois témoin oculaire, qu'il est impossible qu'elle ait dicté cette Lettre.

Il me seroit aisé de le démontrer encore, & avec la même évidence, par un argument *à priori*; parce qu'il est presque aussi impossible à un grand Général de donner des ordres ridicules, qu'il l'est à Dieu, source de toute justice, de faire des commandemens injustes. Mais la plûpart des lecteurs trouveroient cette maniére de raisonner trop abstraite & trop métaphysique; c'est pourquoi je me contenterai de prouver *à posteriori*, c'est-à-dire, par le contenu & par la nature de la Lettre

même, qu'il eſt de toute impoſſibilité que le Duc de Cumberland en ſoit l'auteur.

Je vais commencer par l'énumération de toutes les excellentes qualités, qui compoſent le caractére de l'Auguſte Général à qui l'on impute cette Lettre écrite à M. Braddock. Je n'avancerai rien que je ne puiſſe prouver par une foule de témoignages, & dont je n'aie par moi-même toute la certitude qu'on peut déſirer.

Premiérement, il n'y a point de Général qui ait un diſcernement plus exquis dans le choix des ſujets, tant pour le commandement que pour l'exécution.

Secondement, jamais il n'y a eu de Général qui ait ſçu s'expliquer avec plus de netteté, de juſteſſe & de préciſion dans les ordres qu'il a donnés à ceux qu'il a chargés de quelque commandement.

Troiſiémement, perſonne n'eſt mieux inſtruit que lui de la Géographie en général, de la poſition particuliére des lieux & de tout ce qui y eſt relatif; du caractére & des forces de l'ennemi qu'il envoie attaquer ou contre lequel il dreſſe un plan d'opérations, & enfin des meſures les plus convenables, & de la méthode la plus ſûre pour obtenir aiſément le ſuccès de ſes entrepriſes.

Quatriémement, il n'y a point de Général qui s'entende mieux à prendre toutes les sûretés néceſſaires pour ſe tenir en garde contre les ſurpriſes, ou pour empêcher la terreur de ſe répandre mal-à-propos dans ſon armée.

Cinquiémement, aucun Général ne ſait comme lui prendre toutes les précautions, ſans leſquelles une armée manqueroit des proviſions néceſſaires, ni ne poſſéde auſſi parfaitement le talent de les faire tranſporter d'un lieu à un autre en ne fatiguant le ſoldat que le moins qu'il eſt poſſible.

Sixiémement, aucun Général

ral ne pourra jamais lui être comparé dans la connoiſſance qu'il poſſéde à un dégré ſi éminent, tant de la nature que des facultés de ſes troupes, puiſque depuis la milice la moins inſtruite, juſqu'aux troupes les mieux diſciplinées & les plus aguerries, il ſait toujours les employer dans les occaſions auxquelles elles ſont ſinguliérement propres, & où elles peuvent être aſſurées de réuſſir.

Je défie à qui que ce ſoit de refuſer à Son Alteſſe Royale une ſeule de ces différentes qualités qui conſtituent un grand Général, & qui répugnent toutes également aux ordres contenus

dans la Lettre en queſtion. Il me ſeroit même très-aiſé de prouver par un ſyllogiſme, que ſadite Alteſſe Royale ne peut en être l'Auteur ; & voici comme je m'y prendrois.

Majeure. Un grand Général ne peut donner des ordres ridicules :

Mineure. Le Prince qu'on ſuppoſe avoir dicté la Lettre dont il s'agit, eſt le plus grand Général qui ſoit dans l'univers :

Concluſion. Donc le Prince qu'on ſuppoſe avoir dicté cette Lettre, n'a point donné les ordres ridicules qu'elle contient ; ce qui eſt la même choſe que de dire qu'il n'a point dicté cette Lettre.

Mais je m'en tiens à la méthode d'argument *à poſteriori*, & je vais analiſer l'un après l'autre les différens articles de la Lettre en queſtion ſur la traduction que j'en ai vûe dans le *Public advertiſer*, & que l'on m'a certifié être fidéle. Je ferai voir qu'il n'y a pas dans cette Lettre une ſeule phraſe où l'Auteur ne ſoit manifeſtement en contradiction avec chacune des qualités qui compoſent, comme on vient de le voir, un grand homme d'Etat & de guerre. Et quand on ſe ſera convaincu par le moyen de preuves auſſi claires, que la Lettre imprimée dans le *Précis des faits*, n'eſt pas de Son

Alteſſe Royale, il n'y aura perſonne qui ne prononce avec aſſurance, que le tout n'eſt qu'une perfide & honteuſe ſupercherie de nos amis les *François.*

Je m'arrête d'abord à cette fine & preſque imperceptible dériſion, dont on a accompagné l'annonce de ladite Lettre dans le *Public advertiſer.*

» *La Haye 21 Juin.* La Let-
» tre ſuivante écrite par le Colo-
» nel Nappier au Général Brad-
» dock, & rendue publique par
» la Cour de France, mérite fort
» d'être remarquée, quand on
» ne la conſidéreroit que com-
» me une preuve de la ſupério-
» rité des connoiſſances mili-

» taires du Prince par qui elle a
» été dictée. «

Cet article de l'*advertiser*, eſt la véritable clef de l'intention des François ; c'eſt ce que je vais montrer dans le plus grand détail.

Le premier paragraphe eſt conçu dans ces termes.

MONSIEUR,

* » Son Alteſſe Royale M. le
» Duc, *dans pluſieurs audien-*
» *ces qu'il vous a données, a en-*

* On n'a point traduit ſur l'Anglois les différentes parties de cette Lettre, qui ſont rapportées dans le cours de cet ouvrage : on n'a fait que tranſcrire la Traduction exacte & littérale de l'original telle qu'elle ſe trouve dans les piéces juſtificatives du Précis des faits N°. XII.

» *tré dans tous les détails du ſer-*
» *vice* que vous allez commen-
» cer, & vous fit part ſamedi de
» ſes idées, comme une *meilleure*
» *régle* pour l'exécution des dif-
» férens articles de *l'inſtruction*
» *de Sa Majeſté;* & comme vous
» ſouhaitiez que rien de ce qui
» s'eſt paſſé ne pût échaper à vo-
» tre mémoire, elle m'a ordon-
» né de les mettre par écrit. «

Il n'y a perſonne qui n'apperçoive d'un coup d'œil dans ce ſeul début toute l'étendue des vûes des Miniſtres François. C'eſt parce qu'il eſt conſtant que le bon ſens eſt toujours la baſe des ordres ſages & bien meſurés, qu'ils font tenir à Son Al-

teſſe Royale dès le commencement de la Lettre, le langage le plus extravagant & le plus ridicule, afin de donner aux autres abſurdités, dont cette Lettre eſt remplie, un air de vérité d'autant plus naturel, que celui qui écrit la Lettre auroit fait voir dès les premiéres lignes, qu'il n'avoit pas les moindres notions que donne le ſens commun. C'eſt ainſi que pour faire tomber plutôt un édifice, on en ſappe les fondemens.

Ce paſſage ſuffiroit pourtant tout ſeul pour faire avorter les projets des Miniſtres de France, & pour dévoiler leur artifice. Les gens même du plus mau-

vais naturel peuvent-ils ſoupçonner un Prince, dont le mérite guerrier eſt ſi inconteſtable & ſi univerſellement reconnu en Europe, d'avoir dicté des expreſſions ſemblables à celles-ci, qu'*étant entré dans tous les détails*, ce qui eſt la même choſe que s'il diſoit, qu'*étant entré dans une explication particuliére de chaque partie de ſervice, il alloit mettre par écrit UNE MEILLEURE RÉGLE?* Qu'on m'explique de grace ce qu'on entend par *une régle meilleure que tous les détails dans leſquels on eſt entré ſur un ſujet?* Car pour moi j'ai cru juſqu'ici que tous les détails d'une choſe formoient

moient la totalité de cette même chose. Quoi ! peut-on supposer que le Prince à qui on attribue cette Lettre, ignore que *le tout n'est pas plus grand que ses parties, & que toutes les parties d'un tout composent ce tout?* Me persuadera-t-on jamais que ce Prince ait pû concevoir l'idée de faire *quelque chose de plus que le tout*, ou de donner de l'*accroissement à un tout?* Cette logique n'est-elle pas en tous points aussi absurde que celle d'un certain *Irlandois*, qui ordonnoit à son Domestique de lui aller acheter quelque chose pour rien, & de le vendre ensuite le double de ce qu'il

l'auroit acheté ? Mais le ſouvenir de ce trait Irlandois me feroit croire que ce n'eſt pas ſur le Prince ſeul que les Miniſtres de France ont exercé ici leur malice : je les ſoupçonnerois d'avoir voulu en même tems exercer leur ſatyre ſur le *Colonel Nappier*, qui écrivoit ſous la dictée du Prince, & qui, ſi je ne me trompe, eſt Irlandois de nation.

Mais ſans entrer dans la diſcuſſion de chaque mot, je veux bien que les Miniſtres de France n'ayent eu d'autre deſſein que de faire voir que le Prince à qui ils attribuent la Lettre, a gardé ſes *meilleurs* conſeils pour les derniers. Que

veulent-ils nous donner à entendre par-là, ſi ce n'eſt que ce Prince a un génie tout à fait puérile & inconſéquent, & qu'il n'a fait que tuer le tems dans pluſieurs *audiences* qu'il avoit précédemment *données ?*

Cependant ſi je n'entre pas dans la diſcuſſion particuliére du ſens de chaque mot, il y aura peut-être des gens à qui il paroîtra que l'aſpect ſous lequel j'ai fait voir le commencement de cette Lettre, ne préſente pas des abſurdités aſſez groſſiéres, pour qu'il ſoit impoſſible qu'elles proviennent du Prince à qui on attribue la Lettre dont il s'agit. Je ne puis donc me

diſpenſer de convenir qu'on peut encore trouver un autre ſens dans les termes de ce premier article ; ſavoir, que les *premiéres inſtructions* appartiennent véritablement *à Sa Majeſté*, pere de M. le Duc de Cumberland ; mais que les *derniéres* que ce Prince annonce pour les *meilleures*, ſont entiérement de lui, & n'ont rien de commun avec celles de Sa Majeſté.

C'eſt encore ce dont on ne peut manquer, même avec la plus légére attention, d'appercevoir l'impoſſibilité. Peut-on s'imaginer qu'un Général ſi accompli voulût ajouter une préſomption impardonnable à une

ignorance évidente ; qu'il eût assez de témérité non seulement pour démentir une maxime universellement reçue & respectée, que *tout ce que font les Rois est bien fait ;* mais de plus pour manquer essentiellement au respect qu'il doit à l'auguste Pere qui lui a donné les premiéres leçons de l'art de la guerre? Est-il quelque part, si ce n'est en France, des ames assez noires pour supposer que Sa Majesté ait pû laisser quelque chose à désirer dans les instructions qu'elle a données; ou que le Prince ait été capable d'insinuer qu'il en savoit plus que le grand Roi dont il est le fils? Mais en vérité, Messieurs les

Miniſtres de France, vous vous trompez bien lourdement : le caractére diſtinctif du mérite de cet illuſtre éléve de notre Monarque, & un des devoirs qu'il obſerve le plus ſcrupuleuſement, c'eſt de reconnoître, de publier même que le grand Monarque qui lui a donné le jour, lui eſt infiniment ſupérieur dans tous les points de la ſcience militaire ; & il en fait l'aveu avec autant de franchiſe & d'ingénuité, & auſſi facilement que le Maréchal de Saxe, & les autres Généraux François, convenoient dans la derniére guerre que le Duc de Cumberland leur étoit ſupérieur à tous égards.

Mais on m'alléguera ſans doute, qu'il ſeroit poſſible que le Prince eût en effet réſervé les *meilleures inſtructions* pour les derniéres, par la raiſon que peut-être dans les *audiences* que Braddock avoit déja eues, on ne s'étoit attaché qu'à ſonder ſa capacité, pour ſavoir s'il étoit l'homme dont on avoit beſoin pour l'exécution projettée.

Pour détruire ce raiſonnement, il ſuffit de ſe rappeller quel a été le brillant réſultat de ces *audiences* données à Braddock; des entretiens qu'on a eus avec ce Général, & dans leſquels on prétendroit que ſa capacité auroit été ſondée. Eſt-ce

que ſi Son Alteſſe Royale étoit entrée dans cet examen du génie & des talens de Braddock, elle n'y auroit pas vû du premier coup d'œil l'hiſtoire des déſaſtres que ſon incapacité devoit attirer ſur la nation ? Mais je dis plus ; Son Alteſſe Royale auroit même pu s'épargner la peine de le ſonder. Elle ſavoit qu'il n'avoit jamais vû ni ſiége, ni bataille ; qu'il étoit bouillant, impétueux, étourdi. Toute converſation avec un homme auſſi parfaitement connu de Son Alteſſe Royale, étoit inutile pour lui apprendre qu'il n'y avoit point d'Officier plus incapable de la conduite d'une entrepriſe.

Je demande donc s'il eſt poſſible à qui que ce ſoit, même par les plus grands efforts d'imagination, de ſe perſuader que le Prince à qui on attribue la Lettre dont il s'agit, ait pu en dix ou douze lignes commettre tant de bévûes & d'extravagances : qu'il ait pu dire qu'il avoit envie d'ajouter *quelque choſe à un tout* : de donner des *régles meilleures* que tout ce qui avoit déja été dit, en même tems qu'il convenoit d'avoir dit tout ce qu'il y avoit à dire : qu'il ait eu la prétention de vouloir paſſer pour en ſavoir plus que le Monarque ſon pere, qui n'eſt ignorant ſur rien ; & qu'enfin il

n'ait pu que par de longs entretiens avec un homme qu'il connoiſſoit déja parfaitement, s'inſtruire du caractére & de la capacité de cet homme?

Vous devez en vérité, Meſſieurs les Miniſtres de France, être bien honteux d'avoir imaginé une invention pareille. Des Miniſtres d'une Tête couronnée ne devroient pas ſe permettre, quoiqu'en tems de guerre, une ſi plate ſupercherie. A quoi vous conduira votre indigne jalouſie du mérite de notre grand Général? Vous avouez par les efforts mêmes que vous faites pour dégrader ſa réputation, qu'il eſt ſupérieur à tout ce que vous

avez de meilleurs Militaires parmi vous.

Voilà comme vous travaillez malgré vous-mêmes à votre deshonneur & à sa gloire. Vous avez conçu que les ordres absurdes dont le reste de la Lettre étoit rempli, choqueroient l'esprit de tous les Lecteurs, s'ils n'y étoient amenés par un début plein d'extravagances & de bévûes également contraires à la bienséance & au sens commun: vous avez agi en conséquence, & on peut dire à votre louange que vos intentions ont été bien remplies; quoique, comme vous le voyez, il se trouve des Scrutateurs des cœurs qui dévoilent

votre artifice & qui rendent public le deſſein que vous aviez de détruire par les plus honteuſes calômnies, une réputation que vous devez trouver ſi redoutable.

Paſſons à l'examen des autres articles : il ne faudra pas qu'il ſoit bien ſévére pour mettre au jour toute la malice & toute la noirceur avec laquelle ils ont été fabriqués ; d'ailleurs on ne peut ſe diſpenſer à préſent d'entrer dans le plus grand détail, quoique j'en aie déja aſſez dit pour remplir notre objet ; car il y auroit peut-être des gens qui prétendroient que les plus grands génies n'étant pas infail-

libles, un ſeul article tel que celui qui vient d'être diſcuté, ne ſuffiroit pas pour prouver que les fautes qu'on leur attribueroit fuſſent des calomnies.

» Son Alteſſe Royale a *beau-
» coup à cœur* le *ſervice*, étant
» *de la plus grande conſéquence*
» pour les Terres de l'obéiſſance
» de Sa Majeſté en Amérique,
» & pour l'*honneur des Troupes*
» qu'elle emploie dans leſdits
» pays. *Comme cette affaire vous*
» *concerne particuliérement*, Son
» Alteſſe Royale y prend une
» *grande part*, s'étant *inté-*
» *reſſée* auprès de Sa Majeſté
» pour *vous faire avoir ce com-*
» *mandement* «.

Voilà bien certainement un endroit où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître (ce qui sera démontré avec la plus grande étendue à l'occasion des articles suivans) que la Lettre en question a été composée après la mort de M. Braddock; & que non-seulement elle n'a point été trouvée dans les papiers de ce Général après sa déroute, mais qu'elle est entiérement fondée sur les circonstances de l'action où il a été défait, & sur la conduite antérieure du Ministére de la Grande-Bretagne.

Je n'imagine pas de sarcasme plus mordant que celui que ren-

ferment ces mots, *la plus grande conſéquence pour les Terres de l'obéiſſance de Sa Majeſté.* Qui eſt-ce qui n'y remarque pas la dériſion la plus inſultante de l'inſuffiſance des forces qui ont été envoyées dans nos Colonies, ainſi que l'incapacité du Général qui les commandoit: ironie d'autant plus déliée, qu'elle attaque en même tems l'indifférence qu'on a remarqué dans les Miniſtres de la Grande-Bretagne, depuis le commencement des hoſtilités, ſur tout ce qui regardoit nos poſſeſſions en Amérique?

Dans quelle vûe y ajoûte-t-on enſuite *l'honneur des Trou-*

pes, ſi ce n'eſt pour couvrir de ridicule la conduite que tinrent dans cette action & les Soldats & le Général, & pour mettre devant les yeux de toute l'Europe un burleſque tableau de notre conſidération renverſée, & de la ſituation déplorable de nos Colonies ? Qui pourroit ne pas ſentir où l'on en veut venir, quand on fait dire à Son Alteſſe Royale qu'*elle prend une grande part dans cette affaire, parce qu'elle concerne particuliérement M. Braddock ;* & qui ne voit qu'on cherche par là uniquement à faire retomber ſur ce Prince tout le blâme & toute la honte de la défaite de ce Général,

Général, parce que c'eſt Son Alteſſe Royale qui lui a fait donner ce *commandement ?* A quel Lecteur ces mots *s'étant intéreſſée*, dans l'endroit où ils ſont placés, ne feront-ils pas venir la penſée maligne, que ſi réellement le Duc de Cumberland a pris quelque intérêt à Braddock, cet intérêt particulier lui a fait totalement oublier l'intérêt général de la Nation Angloiſe ; & quel eſt l'homme dont l'eſprit eſt aſſez novice pour ne pas remarquer dans la protection que Son Alteſſe Royale y aſſure à Braddock, le plus intime rapport avec tout le mauvais ſuccès de ſon expé-

dition ? Ne ſemble-t-il pas que Son Alteſſe Royale auroit manqué de l'intelligence néceſſaire pour connoître combien les Colonies de l'Amérique ſont utiles à la Grande-Bretagne ; qu'elle auroit ignoré ce qu'il falloit envoyer de Troupes pour pouſſer ſon entrepriſe ; ou qu'elle n'auroit pas eu aſſez de diſcernement pour leur donner un Général convenable ? Et ne ſeroit-il pas naturel, dans une pareille ſuppoſition, que comme les Empereurs Romains recevoient les honneurs du triomphe pour les victoires qu'avoient remportées leurs Généraux, & cela en conſidération de l'heureux

choix qu'ils en avoient ſçu faire, Son Alteſſe Royale devroit, par la même conſéquence, eſſuyer les mépris de toute la Nation, parce qu'elle auroit choiſi un Général entiérement incapable de l'expédition qui lui étoit confiée?

Si une aſſertion ſemblable prenoit malheureuſement quelque crédit, on entendroit bientôt les ennemis de Son Alteſſe Royale avancer que ſans doute les Généraux *Coope* à * *Preſton-Pans*, *Hawley* à ** *Falkirk*, &

* Dans la Province de Lancaſtre; L'armée Angloiſe commandée par le Général *Coope* y perdit en 1745 par la mauvaiſe conduite de cet Officier, une bataille contre l'armée du Prétendant.

** Dans la Province de Sterling; En

Saint Clair au * *Port de l'Orient*, étoient auſſi du choix de Son Alteſſe Royale, & qu'on ne doit imputer leur mauvais ſuccès qu'au défaut de diſcernement qui empêche Son Alteſſe Royale de connoître la maniére d'appliquer le talent des Généraux.

Mais c'eſt une opinion qui eſt radicalement détruite par le **

Ecoſſe, l'armée Angloiſe commandée par le Général *Hawley* y perdit en 1746 auſſi par la mauvaiſe conduite de ce Général, une bataille contre l'armée du Prétendant.

* Le Général Saint Clair fit en 1746 une deſcente en Bretagne, & ſe campa ſur une hauteur qui dominoit ſur l'*Orient*, & ſur *Port-Louis*. Son entrepriſe échoua d'une maniére fort ridicule. V. Note ci-après ſur *Port-l'Orient*.

** *Première qualité.* Il n'y point de Général qui ait un diſcernement plus exquis

premier article des ſix qualités d'un Général accompli, dont nous avons déja dit que la réunion ſe trouvoit dans Son Alteſſe Royale. Il eſt donc impoſſible qu'Elle ait jamais proféré, écrit ni fait écrire rien de ſemblable à tout ce que contient le paragraphe qu'on vient d'examiner; & pour ſe convaincre qu'il n'y a perſonne qui ait comme Son Alteſſe Royale le talent de connoître les hommes, il ne faut que paſſer en revûe devant les yeux de l'eſprit, tous les différens perſonnages qui compoſent ſa Cour

pour le choix des Sujets, tant pour le commandement que pour l'exécution.

& dont elle fait ses favoris.

On ne remarquera dans ce nombre que des gens d'un âge mûr, d'une prudence consommée, d'un mérite universel, d'une expérience unique dans le métier des armes, & enfin d'une application opiniâtre à l'étude des connoissances militaires. On ne voit point autour de Son Altesse Royale de ces gens dont les chevaux sont l'unique occupation, point de flatteurs, point de ces parieurs éternels, point de joueurs, point de suffisans, point de petits maîtres, point d'écervellés, point de butors. Or je demande s'il est raisonnable seulement de penser que Braddock

eût jamais pû être du choix de Son Alteſſe Royale ?

Eſt-ce qu'Alexandre le Grand auroit choiſi pour commander en ſon nom quelque part, un homme qui en auroit été incapable ? Pourquoi donc veut-on que Son Alteſſe Royale auprès de qui Alexandre n'eſt lui-même qu'un homme ordinaire, ait commis une ſemblable indiſcrétion ?

Il eſt bien ſenſible que par cet artifice les Miniſtres de France n'ont cherché qu'à faire retomber ſur Son Alteſſe Royale tout le malheur de la défaite de Braddock, en établiſſant pour maxime certaine, que celui qui

ſe trompe dans le choix qu'il fait des Sujets, eſt auſſi coupable qu'eux de toutes les fautes qu'ils commettent. Mais la malice de ces Meſſieurs ne s'eſt pas bornée là : je vais démontrer par l'examen de l'article ſuivant, qu'ils ont eſſayé de réaliſer cette ſuggeſtion, en mettant ſur le compte de Son Alteſſe Royale un plan d'opérations tout-à-fait abſurde ; méthode qui leur a paru excellente pour prouver invinciblement que ce Prince étant encore moins inſtruit dans le métier de la guerre, que ne l'étoit peut-être le Général qu'il avoit choiſi ; il étoit par conſéquent le plus reſponſable des

deux de la diſgrace arrivée aux armes Angloiſes. Tranſcrivons cet article.

» L'opinion de Son Alteſſe » Royale eſt, qu'immédiate- » ment après votre deſcente vous » conſidériez *quelle eſpéce d'Ar-* » *tillerie*, & *quel autre attirail* » *de guerre* il vous faut tranſ- » porter à Wills-creak pour vo- » tre *premiére opération ſur la* » *belle Riviére*, & cela en telle » quantité, qu'elle ne puiſſe » *manquer dans le ſervice*, & » que vous formiez un *deuxié-* » *me train* de campagne, avec » de bons Officiers & Soldats » qui ſeront envoyés à Albany, » & ſeront tous prêts à marcher

» pour la *deuxiéme opération à* » *Niagara*. Vous prendrez ſous » votre commandement ce que » vous croirez *néceſſaire* des » *deux Compagnies d'Artillerie* » qui ſont à la *Nouvelle Ecoſſe* » & à *Terre-neuve*, auſſitôt que » la ſaiſon vous le permettra, » ayant intention d'en laiſſer » *ſuffiſamment* pour défendre » l'*Iſle* «.

Le principal artifice de ce paragraphe ſemble dreſſé contre le * ſecond & le ** troiſiéme

* *Seconde qualité.* Jamais il n'y a eu de Général qui ait ſçu s'expliquer avec plus de netteté, de juſteſſe & de préciſion dans les ordres qu'il a donnés à ceux qu'il a chargés de quelque commandement.

** *Troiſiéme qualité.* Perſonne n'eſt mieux inſtruit que lui (S. A. R.) de la Géographie

article des qualités du Général accompli, ſans être pour cela moins oppoſé au premier. On y fait paroître celui qui a donné les ordres, & celui qui les a reçus, comme deux enfans dont l'un ſe laiſſe conduire par l'autre; & cela pour conſtater d'autant mieux l'inſuffiſance de jugement qu'on veut imputer au Duc de Cumberland, comme s'il eût été poſſible que Son Alteſſe Royale eût fait choix d'un homme à qui elle eût

en général, de la poſition des lieux & de tout ce qui y eſt relatif, de la nature de l'ennemi qu'il envoye attaquer ou contre lequel il dreſſe un plan d'opérations, & enfin des meſures les plus convenables & de la méthode la plus ſûre pour obtenir aiſément le ſuccès de ſes entrepriſes.

dû recommander *de conſidérer quelles choſes lui ſont néceſſaires pour une opération de ſon métier*, ou comme ſi Braddock eût manqué de ces *choſes néceſſaires*, ou qu'il eût commencé ſon entrepriſe *ſans artillerie & ſans aucunes munitions de guerre*. Pour moi je trouve un avis de cette nature tout auſſi abſurde que celui d'un homme qui en avertiroit un autre de ſe mettre à couvert pendant la pluye, pour ne pas être mouillé, ou de ne pas ſe mettre en route ſans ſon cheval.

Ce qui ſuit a été préparé pour tourner en ridicule cette vaine démonſtration avec laquelle on

traînoit une incommode artillerie à travers des rochers, des forêts & des montagnes, où jamais il n'y avoit eu la ſeule apparence d'un chemin, & où l'on ne pouvoit faire un ſeul pas ſans le ſecours de la pioche & de la coignée; quoique toutes ces peines & ces fatigues n'euſſent d'autre objet que la priſe d'un Fort d'une très-petite conſéquence, & qu'on auroit encore manqué par une ſuite du vice inhérent au plan de cette entrepriſe. Mais ſurtout j'admire ces mots, *ayez ſoin que votre artillerie ne puiſſe pas manquer au ſervice.* Quelle ironie outrageante contre cette pauvre ar-

tillerie qui n'a pas ſervi une ſeule fois pendant toute l'action, & qui eſt demeurée à l'ennemi avec le champ de bataille ! En vérité, Meſſieurs les François, vous avez une maniére de triomphe bien inhumaine : eh ! ne pouvez-vous vous égayer qu'en inſultant ainſi à notre diſgrace ? Quoi ! vous voulez qu'on croye que Son Alteſſe Royale ignore qu'il y ait aucune différence entre les forêts de l'Amérique & les plaines de Flandres, & que le canon n'étant point un *attirail de guerre* qu'on puiſſe conduire à travers les bois & les montagnes, la fatigue que ce travail donne au

Soldat eſt toujours trop au-deſſus de ſes forces, & par là même devient ſouvent inutile ?

Mais la ſuite de cet article enchérit encore ſur ce que le commencement contient de malice & de noirceur. *La premiére opération* de Braddock doit être d'attaquer le *Fort du Queſne*, & la ſeconde regarde *Niagara*. Il ſemble que ces ſeules paroles ſuffiſent pour prouver que Son Alteſſe Royale a elle-même donné le plan de la derniére campagne en Amérique. Mais pour s'en diſſuader, & pour reconnoître combien cette imputation eſt fauſſe, que chacun s'interroge ſoi-même, pour ſavoir

s'il eſt ſeulement vraiſemblable qu'un Général accompli ait jamais pû expoſer ſon armée à mille dangers & à une fatigue énorme, pour ne rien opérer du tout ?

Qu'on me diſe ſi Annibal, Scipion, Cyrus, Alexandre, Epaminondas, Turenne, Marlborough, Edouard, le Prince Noir, Henri V. ou tel autre des Héros anciens & modernes que l'on voudra, ont jamais fait une pareille folie ? Or je demande ſi un homme en qui ſe réuniſſent toutes les qualités ſupérieures des Héros de tous les âges, auroit été plutôt qu'aucun d'eux capable de commet-

tre l'extravagance dont il s'agit? Je ſuis ſi indigné de cette ſeule idée, qu'à peine puis-je me réſoudre à achever de confondre les François, en vengeant ſur ce point l'honneur de Son Alteſſe Royale; mais je veux les faire rougir de honte, ainſi que ceux qui donnent quelque crédit à leurs artificieuſes ſuggeſtions.

Quiconque voudra prendre ſeulement la peine de jetter les yeux ſur la Carte de l'Amérique, pour y chercher le Fort du Queſne & examiner de quel côté les proviſions & les renforts arrivent, ſera convaincu dans l'inſtant que c'eſt néceſſai-

rement de Quebec, qui en eſt à plus de 300 lieues, par le haut du fleuve Saint Laurent, & à travers les lacs Erié & Ontario, que tous les différens ſecours arrivent au Fort du Queſne; qu'ils n'y peuvent pas venir par un autre chemin, & qu'enfin il faut qu'ils paſſent par le Fort Niagara, qui eſt ſur la route. Or je demande quel eſt l'homme qui étant inſtruit de cette partie de la Géographie de l'Amérique, auroit pû faire du *Fort du Queſne*, l'objet de *ſa premiére opération*, & auroit riſqué d'excéder & d'abîmer ſon armée par la fatigue des marches, par une vigilance continuelle

contre les embuſcades, & par les maladies, pour exécuter ce qu'il auroit pû effectuer beaucoup plus ſûrement, & ſans tant de périls & de peines par la priſe de Niagara? Une fois maîtres de ce dernier Fort, nous mettions celui de du Queſne dans l'impoſſibilité de recevoir aucune eſpéce de ſecours, & il ne falloit que trois mois ſeulement pour que la famine, cette cruelle ennemie dont les forces s'accroiſſent toujours, & devant qui tout eſt obligé à la fin de ſuccomber, l'eût contraint à ſe rendre de lui-même. Je ne puis donc comparer le mauvais raiſonnement en conſéquence du-

quel on attaquoit d'abord le Fort du Quesne, qu'à l'ignorance d'un Chirurgien qui feroit deux opérations où il n'en faudroit qu'une, en commençant par couper le pied d'une jambe qu'il sauroit ne pouvoir se dispenser de couper deux minutes après.

Pour moi je crois que de faire commettre à Son Altesse Royale une bévûe pareille, c'est comme si l'on supposoit qu'elle n'a pas les premiéres notions de la Géographie des lieux, où elle envoie des troupes & un Général ; qu'elle ne sait s'instruire, ni des ressources, ni des facultés de l'ennemi ; qu'elle ignore

comment il faut s'y prendre pour attaquer deux places dont l'une eſt dépendante de l'autre; & qu'enfin il eſt plus naturel à Son Alteſſe Royale, qu'à qui que ce ſoit, d'enviſager les choſes à contreſens. Oh l'impudence! Oh la méchanceté! Si je ne ſuis pas le maître ici de mon emportement, j'eſpére au moins, mes chers Compatriotes, que vous le trouverez excuſable. Mais voici bien autre choſe : admirez-vous l'ironie qui porte en même tems, & ſur Son Alteſſe Royale & ſur Braddock, comme ſi l'un avoit beſoin de recevoir, & l'autre étoit capable de donner l'ordre de ne pas retirer *toutes les compagnies*

d'Artillerie de la Nouvelle Ecosse & de Terre-Neuve ; (jugez si une idée pareille pouvoit venir d'un grand Général) *mais d'en laisser suffisamment pour défendre l'Isle.* Remarquez-vous comme on insinue par-là, que c'est par une suite de l'ignorance de Son Altesse Royale dans la Géographie, qu'elle parle comme si la *Nouvelle Ecosse* & *Terre-Neuve* ne faisoient qu'une Isle, ou que Son Altesse Royale en ne faisant mention que de l'*Isle*, c'est-à-dire, de *Terre-Neuve*, ne regarde la *Nouvelle Ecosse*, qui cependant est ce qui nous intéresse le plus, que comme l'objet le moins important des

deux. Mais vous appercevez auſſi ſans doute comment on tourne en dériſion l'expédition de ce pauvre Shirley contre Niagara. Ces mots *un deuxiéme train de campagne avec de bons Officiers & Soldats pour la deuxiéme opération à Niagara*, vous paroiſſent ſûrement comme à moi, contenir toute l'amertume, tout le fiel de la plus piquante raillerie, ſi vous vous rappellez en même tems, qu'on n'a pas ſeulement tiré un coup de canon ſur Niagara; qu'après la déroute & la mort de Braddock, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul Officier qui eût ordre de le remplacer, & que le com-

mandement a paſſé dans les mains d'un vieux Avocat qui n'avoit d'expérience que dans la chicane.

L'article qui ſuit n'eſt ni moins ſurprenant, ni moins extraordinaire. Il fronde la * troiſiéme des qualités qui conſtituent le grand homme de guerre.

» Auſſitôt que les Régimens » de Shirley & de Pepperell ſe» ront en nombre aſſez conſidé» rable, l'opinion de Son Alteſſe

* *Troiſiéme qualité.* Perſonne n'eſt mieux inſtruit que S. A. R. de la Géographie en général, de la poſition des lieux & de tout ce qui y eſt relatif, de la nature de l'ennemi qu'il envoie attaquer, ou contre lequel il dreſſe un plan d'opérations, & enfin des meſures les plus convenables, & de la méthode la plus ſûre pour obtenir aiſément le ſuccès de ſes entrepriſes.

Royale

» Royale eſt que vous les *faſſiez*
» *camper*, non-ſeulement *pour*
» *les diſcipliner plus prompte-*
» *ment*, mais auſſi pour attirer
» l'attention des François, &
» les mettre en ſuſpens ſur l'en-
» droit que vous avez deſſein
» d'attaquer.

Avec quel artifice ces malins François ont employé ici un motif raiſonnable pour la premiére partie de cet ordre, afin de faire prendre un air d'autant plus naturel à la ſeconde qui eſt celle où ils donnent une ample carriére à leur génie ſatyrique !

Faire camper des troupes pour les diſcipliner plus promptement, rien n'eſt aſſurément plus con-

forme aux grands principes. Mais *les aſſembler en nombre conſidérable, & les faire camper pour cacher les intentions qu'on a, pour mettre l'ennemi en ſuſpens ſur l'endroit qu'on a deſſein d'attaquer*, ce ſeroit de tous les commandemens le plus abſurde relativement au païs pour lequel il auroit été donné, & par conſéquent celui qu'on réuſſira le moins à me prouver être venu de Son Alteſſe Royale. En Flandres, où dans une aſſez exacte proportion, les Villes ſont auſſi ſerrées, auſſi proches les unes des autres que les arbres le ſont en Amérique, il eſt très-facile de déguiſer ſes

vûes, de mettre l'ennemi en ſuſpens ſur la Ville que l'on veut attaquer la premiére, puiſqu'il ne peut pas y en avoir de plus éloignée que d'une journée de marche de l'endroit où l'on ſeroit campé. Mais en Amérique, il n'en eſt pas de même : bien loin de mettre l'ennemi en ſuſpens, lorſque l'on forme un camp, c'eſt lui indiquer, comme avec le doigt, le Fort que l'on ſe propoſe d'attaquer le premier ; puiſque non-ſeulement la diſtance d'un Fort à l'autre eſt immenſe, & qu'on ne peut y aller que par un ſeul chemin, mais que même il n'y a que deux Forts qu'on puiſſe raiſon-

nablement regarder comme les premiers objets d'une attaque, Niagara & la * pointe de la Couronne.

Il eſt donc clair qu'en prêtant à Son Alteſſe Royale un ordre auſſi mal raiſonné, on veut faire voir qu'il lui manque la ** troiſiéme des qualités qui conſtituent un grand Général, & prouver qu'il ne ſait faire que très-maladroitement les applications des exemples, en matiére de diſpoſitions & d'ordres militaires. On veut que Son Alteſſe Royale ayant conſidéré

* En Anglois *Crown point*, ce qui veut dire pointe de la Couronne, ou pointe de la chevelure.

** V. page 64.

qu'une armée campée en Flandres peut très-bien déguiſer ſes vûes ſur telle ou telle place, attendu la multitude de Villes dont ce Païs fourmille, ait inféré de-là qu'*une armée campée en Amérique, pourroit mettre l'ennemi en ſuſpens ſur l'endroit qu'elle avoit envie d'attaquer*, tandis qu'à peine y a-t-il un endroit qui y ſoit ſuſceptible d'attaque. On veut que Son Alteſſe Royale ayant conſidéré qu'une grande quantité de places à défendre oblige l'ennemi à uſer des plus grandes précautions, & à exercer tout ſon ſavoir dans l'art de la guerre, pour diſtribuer ſes forces avec un tel diſ-

cernement dans ſes différentes places, que l'incertitude où on le tient ſur celle qui ſera attaquée la premiére, n'en mette aucune en danger ; on veut, dis-je, que Son Alteſſe Royale ait inféré de-là qu'en Amérique les François dégarniroient une de leurs places pour en fortifier doublement une autre, quoiqu'ils n'en euſſent que deux à défendre, & qu'ils euſſent pour toutes deux des forces ſuffiſantes.

Non, je ne ſache point de ſatyre plus mordante que celle-là. Diſtinguez-vous le perçant & preſqu'imperceptible aiguillon par lequel les François diſtillent

leur venin ſur la réputation de Son Alteſſe Royale ? Ils lui imputent des ordres qui, ſous un aſpect, paroiſſent raiſonnables & bien concertés ; tandis que ſous un autre point de vûe, ces mêmes ordres préſentent toute l'inconſéquence, toute l'abſurdité imaginable ; non-ſeulement ils lui refuſent la faculté de penſer, d'imaginer, de travailler d'après lui-même, mais en lui attribuant une application ridicule des remarques les plus triviales ſur la maniére d'opérer dans un Païs abondamment peuplé, à un Païs affreuſement déſert, ils font de toute ſa conduite une parodie indé-

cente de la ſcience militaire.

Ne remarquez-vous pas le coup que porte en même tems cette ſatyre, ce prétendu ordre de Son Alteſſe Royale, ſur le trop long ſéjour de Shirley à Albany ; délai qui a donné aux François de Niagara la facilité de rendre cette place inexpugnable pendant toute la durée de cette campagne. O juſte Ciel ! eſt-il poſſible qu'on impute à notre Auguſte Général des ordres auſſi extravagans & auſſi ridicules ?

Je vais entreprendre l'examen du Paragraphe ſuivant. Il eſt trop cruellement ironique, & trop viſiblement deſtiné à faire perdre

perdre à Son Alteſſe Royale la réputation de poſſéder la * quatriéme des qualités du grand homme de guerre, pour que je ne l'examine pas avec toute la ſévérité que m'inſpire mon zéle pour Son Alteſſe Royale; c'eſt pourquoi je vais en parcourir ſucceſſivement toutes les phraſes.

» La *plus exacte & la plus* » *étroite diſcipline* eſt toujours » néceſſaire & ne ſauroit ja» mais l'être trop pour le ſer» vice dont il s'agit préſente-

* Il n'y a point de Général qui s'entende mieux à prendre toutes les ſûretés néceſſaires, pour ſe tenir en garde contre les ſurpriſes, ou pour empêcher la terreur de ſe répandre mal-à-propos dans ſon armée.

» ment : c'eſt pourquoi Son
» Alteſſe Royale vous recom-
» mande de la renforcer parmi
» vos Troupes de la maniére la
» plus ſuivie ; & ayez ſoin de
» prévenir les *terreurs paniques*
» vis-à-vis des Sauvages qu'elles
» ne connoiſſent point encore,
» & dont les François ne man-
» queront pas de faire uſage
» pour les épouvanter «.

Grand Dieu ! ſoutiens ma patience. Eſt-il une inſulte égale à celle d'avoir mis de pareils ordres dans la bouche d'un Général auſſi parfait que Son Alteſſe Royale ? c'eſt le comble de la témérité & de l'inſolence.

Vous maintiendrez parmi vos

Soldats la plus exacte diſcipline, afin de les garantir des terreurs paniques. Qu'on me diſe quelle liaiſon, quel rapport il y a entre des *terreurs paniques* & une exacte diſcipline : entre une fauſſe perception des objets qui jette mal-à-propos la crainte dans les eſprits, & les occupations purement corporelles auxquelles l'exercice & la diſcipline aſſujettiſſent les Soldats ?

On vous recommande d'exercer vos Soldats dix fois par jour, *pour prévenir les terreurs paniques* : vous les ferez relever toutes les heures *pour prévenir les terreurs paniques* : vous les entretiendrez dans l'habitude de la

propreté, *pour prévenir les terreurs paniques* : vous aurez ſoin qu'ils nétoyent leurs ſouliers, & qu'ils ſe poudrent les cheveux, *pour prévenir les terreurs paniques :* vous les ferez dîner tous les jours à midi, *pour prévenir les terreurs paniques*.

En ſuppoſant que tous ces différens ordres ſoient auſſi réguliérement exécutés qu'ils doivent l'être, en quoi, de grace, cela peut-il ſervir à *prévenir les terreurs paniques ?* Y a-t-il un ſeul de ces ordres qui ait eu pour objet d'inſtruire nos Soldats de l'eſpéce d'ennemis qu'ils avoient à craindre ? Eſt-ce faute de diſcipline que la terreur pa-

nique a ſaiſi nos Troupes à * *Preſton-Pans*, à ** *Falkirk* & au *** *Port de l'Orient ?*

* V. plus haut une Note ſur ce mot. Le Général *Coope* qui y perdit la bataille s'enfuit en deſordre avec toute ſa Cavalerie, quinze cens hommes de ſon armée reſtérent ſur le champ de bataille, cent cinquante de ſes Officiers furent faits priſonniers.

** V. plus haut une Note ſur ce mot. La Cavalerie Angloiſe repouſſée par celle du Prétendant, enfonça en fuyant l'Infanterie de ſa propre armée. Les Anglois perdirent trois Régimens qui furent taillés en piéces. Ils étoient commandés par le Général *Hawley.*

*** V. plus haut une Note ſur ce mot. Saint Clair avoit débarqué en Bretagne avec 7000 hommes, & s'étoit campé ſur une hauteur qui dominoit ſur l'Orient & ſur le Port-Louis. La Ville délibéroit pour capituler. Les Tambours des Miliciens peu inſtruits battirent le matin la générale. Saint Clair demanda à des gens du pays pourquoi on battoit la générale dans le tems qu'on travailloit à dreſſer une capitulation. On lui répondit qu'on lui avoit tendu un piége, & qu'on alloit fondre ſur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien le vent changeoit, & l'Amiral

Pour prévenir efficacement les *terreurs paniques* parmi les Soldats, quel eſt le moyen le plus ſûr? C'eſt de les accoutumer à voir les Troupes contre leſquelles on veut qu'ils combattent; & ſi ç'eût été réellement Son Alteſſe Royale qui eût dicté la Lettre où on lui fait tenir un ſi ſtupide langage, elle auroit ordonné au Général, qui ſans doute eût été de ſon *choix*, de ſe lier d'intérêt avec les Sauvages, de rechercher leur amitié, afin que ſes

Leſtoc en avertit par un ſignal. La peur ſaiſit le Général Saint Clair, qui craignant d'être attaqué & de ne pouvoir ſe rembarquer, quitta ſon poſte précipitamment & ſe rembarqua en deſordre.

Troupes s'accoutumaſſent à les voir ; elle lui auroit ordonné d'envoyer ſouvent quelques partis de Soldats Anglois en courſe dans les bois avec les Troupes du pays, afin de les habituer par de fréquentes eſcarmouches à regarder les Sauvages ſans terreur ; elle lui auroit ordonné de leur preſcrire la méthode d'établir des ſignaux entre les partis les plus éloignés & les partis les plus voiſins du Camp, afin que le Corps d'armée étant averti à propos de l'approche de l'ennemi, eût le tems de ſe préparer à le recevoir, & de ſe raſſurer contre l'impreſſion d'une *terreur pani-*

que qui ne peut être l'effet que d'une attaque contre laquelle on n'étoit point en garde.

Voila les ordres qu'auroit donné le Prince qu'on accuſe d'avoir dicté la Lettre en queſtion, ſi même il n'en eût pas donné de meilleurs. Mais du moins il n'auroit pas preſcrit d'obliger les Soldats à nétoyer leurs *ſouliers* & à ſe poudrer les *cheveux* pour prévenir les *terreurs paniques* : avis auſſi ridicule que celui d'un certain Médecin qui conſeilloit de ſe raſer la tête pour n'avoir point de cors aux pieds, ou de boire du Thé pour ſe guérir d'une jambe caſſée.

L'idée de *ſaiſiſſement* attachée à celle de *terreur panique* & qui a, j'oſe le dire, décidé le choix de ces derniers mots, eſt encore à mon ſens un ſarcaſme bien violent contre les Anglois qui ont pris la fuite dans la déroute de Braddock, contre ces mêmes Anglois dont les ancêtres étoient ſi formidables pour vous, Meſſieurs les François. Mais vous verrez ſi nous ſommes pour toujours incapables de vous inſpirer de la *terreur* : vous le verrez lorſqu'ayant obtenu la permiſſion de porter des armes, nous marcherons contre vous ſous les ordres de cet illuſtre Généraliſſime ſur lequel

vous exercez à préſent votre critique ſi fort à votre aiſe. Je demande donc ſi chaque mot de la phraſe que je viens d'examiner , n'eſt pas une preuve qu'elle a été fabriquée depuis la défaite de Braddock ? Et qui peut enfin s'imaginer que le Prince à qui on attribue toute la Lettre , & qui a été témoin de la bravoure de nos Troupes à Fontenoy , ait pu imaginer que ces mêmes Troupes en Amérique dûſſent ſe livrer à une *terreur panique* à la vûe d'un Sauvage ou d'un Canadien ?

La phraſe ſuivante n'eſt pas moins remarquable.

» Son Alteſſe Royale vous » recommande de faire viſiter » vos poſtes, & cela nuit & » jour; *que les Colonels & autres* » *Officiers de l'armée ſoient* » *exacts à le faire, & que vous-* » *même leur en donniez de fré-* » *quens exemples;* & faites bien » entendre à vos Troupes qu'el- » les n'auront *aucune excuſe* à » donner pour *ſurpriſe* quelcon- » que «.

La premiére partie de cette phraſe donneroit à penſer aux Lecteurs que le *Général* étoit composé de deux perſonnes tout-à-fait diſtinctes l'une de l'autre; en effet on lui ordonne d'abord de ne jamais *dormir ni*

nuit ni jour ; les Colonels & autres Officiers avoient le même ordre ; & plus bas on lui dit, il faut que *vous-même leur en donniez de fréquens exemples.*

Qui est le premier *vous* à qui Son Altesse Royale écrit en ces termes : *on vous recommande de faire visiter vos postes & la nuit & le jour ?* Ce ne peut être le Général ; car il seroit ridicule, qu'après que les Colonels & les autres Officiers ont eu ordre d'en faire autant, on dît à ce même Général il faut que *vous en donniez de fréquens exemples ;* puisqu'il est censé l'avoir déja fait, en conséquence de l'ordre qu'il en avoit reçu

plus haut, dans l'endroit où le premier *vous* se trouve placé.

Outre la ridiculité de cet ordre par rapport à l'arrangement des idées, il eſt encore impoſſible qu'un Général adreſſe un diſcours pareil à un Officier qui ſauroit ce que c'eſt qu'un camp. C'eſt donc encore un trait contre cette inattention & cette négligence de M. Braddock, qui ont été cauſe qu'il a été ſurpris par les Sauvages.

Le dernier article *de faire bien entendre aux troupes qu'elles n'auront aucune excuſe à donner pour ſurpriſe quelconque*, eſt une nouvelle preuve de la témérité des Miniſtres de la France; &

cet article impute au Prince un caractére plus féroce & plus cruel, que le premier article n'a fait retomber ſur lui de ridicule.

Comment ſeroit-il poſſible que Son Alteſſe Royale, de qui les ſentimens humains ſe ſont manifeſtés avec tant d'éclat pendant la durée de l'étrange rébellion qui a eu lieu en Ecoſſe dans la guerre derniére, eût pû donner des ordres ſemblables, *qu'il n'y aura pas de pardon pour les ſurpriſes?* Ne vit-on pas alors ce Prince continuellement occupé à recommander à toute ſon armée d'épargner le ſang innocent? Ne verſez point le ſang

innocent, leur crioit-il, les femmes & les enfans ne ſont point criminels envers nous; on ne peut pas les traiter en rebelles: que ceux qui ne trempent point dans le crime, n'ayent aucune part au châtiment des coupables. La plûpart des gens du commun péchent par aveuglement ou ſont entraînés par les préjugés: que ceux-là ſoient auſſi épargnés. La compaſſion & la clémence accompagneront toujours mes triomphes: mon unique deſir, ma ſeule ambition, c'eſt de ramener des ſujets rebelles à l'obéiſſance qu'ils doivent à leur Roi. Ce fut ſans doute en conſéquence de ces

ordres si gracieux qu'il y eut si peu de femmes & d'enfans renfermés & brûlés dans leurs chaumiéres, & que * *Lockart* & *Scott* devinrent, contre leur naturel, si humains & si compa-

* *Lockart* & *Scott*, l'un & l'autre Ecossois au service de l'Angleterre contre le Prétendant dans la campagne de 1746. On assure qu'après la bataille de *Culloden*, où le parti de ce Prince succomba entiérement, ces deux Officiers exercérent les plus horribles cruautés sur les vaincus. On dit même que comme l'ordre avoit été donné de ne point faire de prisonniers, mais de passer tout au fil de l'épée, ils firent périr les vieillards, les femmes & les enfans de mille maniéres cruelles; que six jours après la bataille, ils conduisirent sur le lieu où elle s'étoit livrée cinquante-cinq Officiers blessés qu'ils y massacrérent, & qu'ils mirent le feu à une grange où ils savoient que s'étoient retirés sept Officiers de la Brigade Irlandoise au service de la France; & qu'enfin ils poussérent leurs excès jusqu'à faire violer les femmes par les Soldats avant que de les faire égorger.

tissans

tiſſans après le gain de la bataille.

Vit-on jamais le Leopard changer de peau, ou l'Ethiopien de couleur? Et comment me perſuadera-t-on que ces mêmes levres d'où découloit la manſuétude, & qui ont articulé des ordres ſi humains, quoiqu'il ne s'agît que de gens qu'on ne peut regarder que comme d'indignes rebelles, ayent perdu de telle ſorte leur belle & généreuſe inclination, qu'aujourd'hui on leur entende prononcer, qu'aucune excuſe ne juſtifiera les fidéles Soldats de la Grande-Bretagne d'une faute qui ne leur pourra point être imputée?

N'eſt-ce pas le devoir propre de l'Officier de placer des gardes avancées, & d'envoyer des batteurs d'eſtrade à la découverte pour prévenir toute ſurpriſe? Pourquoi donc les Soldats ſeront-ils punis de la négligence de leurs Officiers? comment ces pauvres gens s'appercevront-ils de l'approche de l'ennemi, ſi celui qui les commande néglige de prendre les meſures néceſſaires pour s'en appercevoir lui-même?

Il eſt très-viſible que cette phraſe n'a été inſérée dans la Lettre, que pour faire naître dans le cœur des Soldats une vive appréhenſion de la cruauté

prétendue de Son Alteſſe Royale, de qui la vie eſt un acte continuel de clémence, quoiqu'elle n'ait pas eû en Angleterre des occaſions de la faire admirer, auſſi brillantes que celles qu'Elle a eues en Ecoſſe.

Il eſt donc hors de toute vraiſemblance que Son Alteſſe Royale ſoit l'auteur de l'article que nous venons d'examiner; les ſentimens inhumains, & les abſurdités dont cet article eſt rempli, ne permettent pas de le croire : & de plus il contredit viſiblement la * ſeconde & la quatriéme des qualités qui conſ-

* On peut voir ces *qualités* dans les premiéres pages, ou ci-deſſus, dans quelqu'autre endroit où elles ſont rapportées en note.

tituent le grand homme de guerre.

Paſſons à l'analyſe de ce qui reſte des différens paragraphes de cette Lettre : celui qui ſuit immédiatement n'eſt pas médiocrement ſingulier & extraordinaire.

Voici comme il commence. » Si l'expédition de la Belle Riviére prend plus de tems qu'on » ne l'a penſé, & ſi en la con- » tinuant, les Régimens de Shir- » ley & de Pepperell ſe trou- » voient aſſez en état pour en- » treprendre la réduction de » Niagara, l'opinion de Son Al- » teſſe Royale eſt que vous con- » ſidériez ſi vous pouvez vous y

» rendre vous-même en perſon-
» ne, laiſſant le commandement
» des troupes ſur la Belle Ri-
» viére à un *Officier ſur lequel*
» *vous puiſſiez compter*; ou ſi
» vous croyez qu'il ſoit mieux
» d'envoyer à ces troupes quel-
» qu'un ſur qui vous auriez pu
» jetter vos vûes pour le com-
» mandement de la Belle Ri-
» viére. *Ceci eſt fort délicat &*
» *demande de vous une grande*
» *attention.* «

Vous avez en vérité bien du
mérite, Meſſieurs les François,
d'avoir imaginé ce ſarcaſme long-
tems après que vous avez ſçu
l'avantage que vous aviez rem-
porté ſur nous dans la campa-

gne de l'*Ohio ;* & après que vous avez été instruits, non seulement que toute l'affaire n'avoit duré qu'une heure, mais qu'après la mort de M. Braddock, il ne s'étoit plus trouvé d'Officier pour commander. J'admire votre bonne plaisanterie, quand vous faites dire par Son Altesse Royale à Braddock, *ceci est fort délicat & demande de vous une grande attention ;* s'agissant de la résolution d'attaquer plutôt le Fort du Quesne, lequel ne commande pas celui de Niagara, qui commande à tel point celui de du Quesne, que si celui-ci étoit pris le premier, l'autre ne pourroit plus se soutenir. Il vous

ſemble donc bien doux & bien agréable de réduire M. Braddock & même Son Alteſſe Royale à un plus grand & plus ridicule embarras, que celui où ſe trouvoit l'âne de Buridan, entre deux bottes de foin, ſans pouvoir ſe déterminer à manger l'une plutôt que l'autre ; & encore ſi cet animal ſe trouvoit en ſuſpens, c'étoit entre deux objets dont l'égalité étoit conſtante par rapport à lui ; au lieu qu'ici on a fait voir que nos Généraux ſe trouvoient dans la plus étonnante incertitude entre deux objets très-inégaux ; car l'article ſuivant va démontrer que Niagara étoit regardé comme le

point de la plus grande importance.

Cette inſinuation qu'on fait par un deſſein ſi peu généreux, & ſi contraire aux loix de l'honnêteté, n'a pour objet que de faire voir que la * ſeconde des qualités du grand homme de guerre, n'appartient nullement à Son Alteſſe Royale. Non en vérité, Meſſieurs, vous ne réuſſirez pas dans des vûes auſſi perverſes : croyez moi, vos troupes auront plutôt pris Gibraltar avec des boules de neige, que vous ne parviendrez à ternir la réputation du Prince contre qui ſont

* Voyez au commencement ou plus haut dans les notes.

dreſſées

dreſſées les batteries de vôtre méchanceté.

Voici un autre paragraphe, qui contient encore des ordres pour le moins auſſi curieux.

» S'il étoit néceſſaire pour » vous après l'expédition de la » Belle Riviére, de vous rendre » avec toutes vos forces à Nia- » gara, Son Alteſſe Royale eſt » d'avis que vous examiniez avec » la plus grande attention, s'il » ſeroit poſſible de trouver *un* » *chemin plus court pour ſe rendre* » *de la Belle Riviére à Niagara* » *par une autre route que celle* » *des Lacs*, ce que vous ne de- » vez entreprendre ſous quelque » prétexte que ce ſoit, ſans une

» *certitude morale que vous ne*
» *manquerez pas de vivres*, &c.
» Quant au deſſein que vous
» avez de vous rendre maître de
» Niagara, *ce qui eſt de la derniére*
» *re conſéquence*, Son Alteſſe
» Royale vous recommande de
» *ne rien donner au hazard* dans
» la pourſuite de cette entrepri-
» ſe. «

Cet ordre de *trouver un chemin plus court* par terre qu'en traverſant les *Lacs*, eſt encore une dériſion relativement à toutes les peines que s'eſt donné l'armée Angloiſe, pour ſe frayer une route à travers les bois, afin de marcher au *Fort du Queſne*, où elle n'auroit jamais dû aller.

Mais comme l'ordre d'attaquer le *Fort du Quesne* plutôt que celui de *Niagara*, ne venoit pas de Son Alteſſe Royale, on doit être bien aſſuré qu'elle n'eſt pas davantage l'auteur de celui-ci. Seroit-il poſſible en effet que Son Alteſſe Royale imaginât qu'il y eût un chemin plus court qu'une ligne droite tirée entre deux points ? ou bien auroit-elle donné des ordres pareils ſans obſerver qu'une ligne tirée entre le *Fort du Quesne* & *Niagara*, traverſeroit néceſſairement le *Lac Erie*, dans la longueur de plus de trente lieues.

Donner un ordre ſemblable, c'eſt tout de même que ſi l'on di-

ſoit à quelqu'un ; faites le grand tour, perdez deux ou trois mois de tems à percer plus de trente lieues de forêts, dans des endroits où l'on n'auroit jamais imaginé de faire un chemin·excédez vos ſoldats & vos chevaux par une fatigue inutile : perdez votre artillerie en chemin : expoſez-vous de moment en moment à de nouvelles embuſcades : affrontez tous les périls imaginables, les maladies, la mort même, & ne ſongez point que vous pouvez faire tout ce même chemin par eau en peu de jours ſans aucun danger, ſans la moindre peine, & encore porter avec vous toutes les mu-

nitions, les bagages & les provisions, sans fatiguer votre armée. Quant à l'ordre de *ne point entreprendre le voyage par terre ni par eau, sans une certitude morale de ne point manquer de vivres*, je me contenterai de dire que l'extravagance de cet ordre me paroît également d'une *évidence très-morale :* mais je remarquerai cependant en passant, qu'une dixiéme partie des provisions auroit pu suffire par eau, parce que le voyage y est de dix fois moins long que par terre.

Pour la derniére phrase de cet article, elle est d'une singularité si fort au dessus de ce que nous avons vû, que je ne puis

la comparer qu'avec elle-même.

» *Son Alteſſe Royale vous re-*
» *commande de ne rien donner au*
» *hazard dans la pourſuite de*
» *cette entrepriſe.* « (le ſiége de *Niagara.*)

Cet avis ſeroit pourtant bien bon, ſi par malheur, comme le cheval mort d'Arlequin, il n'avoit un certain petit défaut, qui n'eſt qu'une bagatelle, c'eſt-à-dire, de ne pouvoir être jamais d'aucun ſervice. Par exemple, malgré toute la recommandation dont cet avis étoit appuyé, comment M. Braddock avec toute la ſagacité qu'on voudra lui ſuppoſer, auroit-il pu ſe garantir du *hazard* d'être tué par

un coup de feu de l'intérieur d'une place dont il eût fait le ſiége : du *hazard* d'être battu par un nombre d'ennemis ſupérieur : du *hazard* d'être ſupplanté dans le commandement par un Antagoniſte : du *hazard* des maladies ou de la mort, ſoit pour lui, ſoit pour ſes troupes : du *hazard* de l'interception d'un convoi de proviſions, faute duquel il auroit été contraint de lever un ſiége : du *hazard* enfin de mille autres événemens ? Lorſque l'on donne des ordres pareils ſans preſcrire la maniére de les exécuter, n'eſt-ce pas véritablement ce qu'on appelle commander l'impoſſible ? Je pouſſe

ma réflexion plus loin : celui à qui on avoit défendu de rien donner au *hazard* en attaquant Niagara, devoit à mon ſens regarder cette défenſe comme une prohibition d'entreprendre même le ſiége de cette place ; car c'étoit le ſeul moyen d'éviter tous les *hazards* des mauvais ſuccès.

Je demande donc ſi le Prince que l'on ſuppoſe avoir dicté la Lettre en queſtion, auroit été capable de donner un avis auſſi inconſéquent ; lui qui, nonobſtant ſon courage & ſa ſcience inconteſtablement ſupérieures à tout ce que l'on peut imaginer, a éprouvé à *Fontenoy* & à *Law-*

feld, qu'il ne pouvoit ſe ſouſtraire au *hazard* d'être battu ?

Entamons le paragraphe ſuivant qui mérite la plus ſérieuſe attention.

» Quant à la réduction de la
» * pointe à la chevelure, on eſt
» perſuadé que les *troupes de*
» *Province* ſeront d'un bien meil-
» leur ſervice, étant plus au fait
» du pays, & Son Alteſſe Roya-
» le, après la priſe de ce Fort,
» vous recommande de vous
» conſulter avec les Gouver-
» neurs des Provinces voiſines,
» pour déterminer un lieu pro-
» pre à conſtruire une place qui
» puiſſe mettre à l'avenir les for-

* Pointe de la Couronne ou Fort Fréderic.

» tereſſes de ces Provinces à l'a-
» bri. «

» Pour ce qui regarde les Forts
» que vous croyez devoir conſ-
» truire, « (*pour leſquels on a
peut-être trop de goût dans ce
pays-là*) » Son Alteſſe Royale
» vous recommande d'obſerver
» qu'ils ſoient de façon à ne pas
» demander une *forte garniſon* ;
» & elle eſt d'avis qu'on ne doit
» point conſtruire des *Forts con-*
» *ſidérables* revêtus en pierre,
» qu'auparavant on n'ait envoyé
» des plans & devis eſtimatifs
» deſdits Forts en Angleterre,
» pour être approuvés par le Gou-
» vernement. Son Alteſſe Roya-
» le penſe que des Forts en terre

» fraiſés & paliſſadés, avec de
» bons foſſés capables de conte-
» nir deux cens hommes, & dans
» un beſoin quatre cens, ſeront
» ſuffiſans pour le préſent. «

La premiére partie de ce paragraphe ne nous laiſſe nullement dans l'incertitude ſur l'intention des François. Ils ont en vûe d'inſinuer que Son Alteſſe Royale ne poſſédoit pas la * ſixiéme des qualités qui conſti-

* *Sixiéme qualité.* Aucun Général ne pourra jamais être comparé à Son Alteſſe Royale dans la connoiſſance qu'Elle poſſéde à un dégré ſi éminent, tant de la nature que des facultés de ſes troupes; puiſque depuis la milice la moins inſtruite juſqu'aux troupes les mieux diſciplinées & les plus aguerries, Elle ſait toujours les employer dans les occaſions auxquelles elles ſont ſinguliérement propres & où elles peuvent être aſſurées de réuſſir.

tuent un grand homme de guerre. Mais par cette tentative même, ils réussissent bien mieux à nous prouver que toute la Lettre a été fabriquée par eux, & qu'elle ne l'a été même que longtems après qu'ils ont été informés de la défaite de Braddock.

Nous nous souvenons tous de la marche de M. Johnson, à la tête des troupes de la Province vers la pointe de la Couronne. Nous savons aussi que cette forteresse est sans contredit la plus forte de celles dont on avoit projetté l'attaque. Cet ordre a donc pour objet, dans l'idée des Ministres de France, qui le prêtent à Son Altesse

Royale, de jetter un ridicule ſur le plan général des opérations de l'armée ; & cela eſt bien ſenſible ; car, qu'y a-t-il de plus contradictoire, que de faire marcher des troupes reglées dans des forêts où il n'y a ni routes, ni ſentiers, & pour aller attaquer une petite place, (le Fort *du Queſne*) dont la priſe eût été entraînée naturellement par celle de *Niagara*, & de commander en même tems pour le ſiége d'une place très-forte, & qu'il faut faire ſelon toutes les régles, une milice qui ne peut par ſa propre conſtitution tenir longtems la campagne, qui n'eſt point familia-

riſée avec la diſcipline militaire, qui n'a de bravoure qu'à la maniére de ce Païs-là, où l'on fait à la hâte, & d'un coup de main, quelques efforts de témérité au milieu des rochers & des bois, dans la ſeule vûe de s'en retourner chez ſoi au plus vîte pour s'y repoſer des travaux de la guerre.

Plutôt que de convenir que Son Alteſſe Royale ait pû deſtiner à l'entrepriſe d'un ſiége, des troupes qui étoient auſſi incapables que le ſont naturellement des milices, de toute la perſévérance, de tout le courage & de toute la diſcipline que demande une opération de

cette nature, pour laquelle l'ardeur & la bonne volonté ne ſuffiſent pas, & dont le ſuccès ne peut être dû qu'à des troupes réglées, j'aimerois mieux croire que Son Alteſſe Royale auroit ordonné à M. Braddock, & aux troupes réglées d'Angleterre, de danſer ſur la corde, de jouer des gobelets, & de faire enfin tous les tours d'adreſſe les plus difficiles pour s'attirer l'attention, & bientôt l'affection des peuples Mokawks & Onondagans.

Quoi ! un Prince auſſi verſé, auſſi expérimenté dans l'Art militaire, auroit interverti toutes les maximes fondamentales de cette

ſcience ; il auroit tiré les troupes réglées du ſervice qui leur eſt propre, pour les envoyer à une expédition dans les bois, dans les rochers & dans les montagnes, où elles auroient dû ſe battre d'une maniére qui leur auroit été abſolument neuve & inconnue ; & en même tems, il auroit commandé des Milices pour faire le ſiége d'une place très-forte ! Et comment cela ſe peut-il concevoir ? Eſt-ce que Son Alteſſe Royale ignoreroit que des Milices ne ſont pas faites pour être employées à un ſiége, & qu'il y auroit autant de folie à s'en ſervir par préférence à des troupes réglées, que ſi

si l'on dételoit les six puissans chevaux du carrosse de cérémonie du Lord Maire de Londres, pour le faire tirer par six matous.

La seconde phrase est bien digne de marcher de compagnie avec la premiére. C'est celle où l'on fait parler le Prince, sur la *construction des Forts* après la prise de ceux des François. Toute la malice de l'ironie que contient cette phrase, tombe sur la marche pompeuse de M. Shirley vers les Lacs Erie & Ontario, marche qui a couté inutilement des sommes immenses, & en même tems sur la précaution ridicule qu'a pris

M. Shirley, d'élever des Forts de côté & d'autre avant que de prendre ceux des François, comme s'il eût dû être néceſſaire après la priſe des places de la *pointe de la Couronne* & *de Niagara*, d'avoir de nouvelles fortereſſes ſur la frontiére.

Les places qui entre les mains des François ſervent à les couvrir des incurſions des Anglois, ſeroient, je crois, également propres, ſi nous en étions en poſſeſſion, à nous couvrir des incurſions des François. *Strasbourg* dans la dépendance de l'Empire lui ſerviroit de boulevard contre la France, de même que cette place, parce qu'elle appartient

à la France, la rassure contre les entreprises de l'Empire.

Le goût excessif des Américains pour les Forts, est une dérision des plus caustiques de la négligence de tous nos Gouverneurs de l'Amérique sur cet objet si essentiel. Cette inattention est positivement ce qui fait le malheur de nos colonies : car sans un très-grand nombre de Forts dispersés de côté & d'autre, il est impossible aux sujets de la Grande-Bretagne, d'acquérir le moindre dégré de considération parmi les Sauvages. Le principal point de l'utilité de ces Forts, c'est 1°. qu'ils servent de place d'armes aux troupes,

qui ne doivent être occupées qu'à harceler les Sauvages ou les Canadiens avec lesquels on est dans une espéce d'état de guerre. 2°. Que les Sauvages avec qui nous vivons unis & en paix, y trouvent un asile pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs vieillards, tandis qu'ils sont occupés, (c'est-à-dire, les maris, les freres, les fils, les parens,) à se battre pour notre cause; car les sentimens naturels d'amitié & d'attachement réciproques, ne sont pas encore étouffés dans le cœur de ces innocens Sauvages, quoique nous vivions depuis longtems parmi eux, & qu'ils soient en quelque

ſorte confondus avec nous.

Les François connoiſſoient bien la maniére de penſer de ces peuples, lorſqu'ils ont élevé en différens endroits de ce vaſte continent, tous les Forts qu'ils y poſſédent, & même bien loin au delà du lac Michigan. C'eſt à cette attention qu'ils ſont en grande partie redevables de l'amitié que leur ont vouée ces Sauvages, & dans laquelle les Gouverneurs François les affermiſſent de jour en jour, tandis que les Anglois par leur inattention ſur le même article, deviennent de plus en plus indifférens à ces mêmes Sauvages, & ſont déja regardés comme en-

nemis par le plus grand nombre. Le Prince à qui on attribue cet ordre, & qui n'eſt pas moins grand homme d'Etat, que grand homme de guerre, auroit-il pû preſcrire des régles d'une économie auſſi mal entendue que celles qui regardent la conſtruction de chacun de ces Forts ? Auroit-il ordonné qu'on eût élevé des Forts, qui *ne fuſſent pas conſidérables & qui ne demandaſſent pas une forte garniſon*, pour que ces mêmes Forts dûſſent néceſſairement devenir la proye des François, auſſitôt qu'il prendroit fantaiſie à ceux-ci de vouloir s'en rendre les maîtres ?

Un procédé de cette nature n'auroit-il pas ſuffi pour perſuader aux Sauvages, que les Anglois manquoient, ou de conduite, ou de courage pour défendre leurs poſſeſſions? Opinion, qui dans la tête de ces peuples influe beaucoup ſur le choix qu'ils font d'un parti, & les décide ordinairement à s'unir d'intérêt avec ceux dans qui les ſymptômes du bon ſens & de la raiſon ſe manifeſtent avec le plus d'évidence.

L'avis de ne point conſtruire de Forts revêtus en pierre, qu'auparavant on n'ait envoyé *les plans & devis eſtimatifs deſdits Forts en Angleterre*, eſt encore

une cruelle ſatyre des Gouverneurs de nos colonies de l'Amérique, qui ont toujours mis dans leurs poches l'argent que les Provinces avoient deſtiné à la conſtruction des Forts : & cette ſatyre eſt d'autant plus âpre & mordante, qu'elle vient de nos perfides adverſaires, qui ſe font des trophées de la *coquinerie* des Gouverneurs Anglois en Amérique, des malheurs de la Nation Angloiſe & de la ruine de ſes Colonies. Il eſt vrai que ce paſſage me paroît d'une ſi grande délicateſſe, & que j'y trouve tant de ſel, que je ne ſerois pas étrangement ſurpris, qu'il vînt de Son Alteſſe Royale, qui dans

dans ſon enfance, & lorſque le Lord Cheſterfield fréquentoit la Cour, laiſſoit ſouvent échaper des traits de ſatyre, où il y avoit un eſprit & une fineſſe étonnante. Mais toutes les autres parties de la Lettre reſſemblent trop peu à celle-ci, pour que je puiſſe m'arrêter à une pareille idée.

Laiſſons donc à Meſſieurs les Miniſtres de France tout l'honneur de cette gentilleſſe, & ne la ſéparons point du caractére de méchanceté qu'ils y ont eux-mêmes attachée.

Je ne crois point qu'il y ait de meilleur ſecret pour rendre un homme riſible, que de lui met-

tre dans la bouche des ſentences triviales, en lui faiſant conſerver un air de gravité & de ſatisfaction de lui-même, & la prétention d'avoir à lui excluſivement des remarques & des découvertes, que tout homme qui a des yeux, ne peut s'empêcher de faire ; je ſuis même contraint d'avouer à l'honneur des Miniſtres François, quoiqu'il me fâche fort d'accorder quelque choſe à leur gloire, qu'ils ont exécuté cette eſpéce particuliére d'ironie avec aſſez de ſuccès dans le paragraphe ſuivant.

» Comme le Lieutenant Co-
» lonel Lawrence, qui comman-
» de à la Nouvelle Ecoſſe, a

» depuis longtems projetté de se
» rendre maître de Beau-Séjour,
» Son Altesse est d'avis, & vous
» conseille de vous consulter
» avec lui sur ce point, tant pour
» le tems que pour la maniére
» d'exécuter ce projet.

Il faut convenir, Messieurs les Ministres de France, que vous prêtez à Son Altesse Royale des ordres d'une sagacité admirable. Il étoit bien nécessaire en effet que ce Prince recommandât à un Général, chargé d'une expédition dans le département d'un autre, de ne rien faire sans s'être concerté avec ce dernier, & sans avoir pris son avis.

Mais nous ſommes enfin arrivés à l'article le plus important, je veux dire à ce commandement ſur lequel, comme ſur un pivot, roule toute l'exécution du plan imputé à Son Alteſſe Royale, & où on lui attribue, il faut l'avouer, une perception bien déliée, & une prévoyance bien ſinguliére.

» Son Alteſſe Royale prévoit
» que pour exécuter cette entre-
» priſe, les vaiſſeaux de Sa Ma-
» jeſté ſeront d'une grande utili-
» té, tant pour le tranſport des
» troupes, munitions & attirail
» de guerre, que pour intercep-
» ter les munitions & autres ſe-
» cours qui pourroient parvenir

» aux François, ſoit en les faiſant
» paſſer par la Baye Françoiſe,
» ou en les tirant du Cap-Bre-
» ton à la Baye-Verte, de l'au-
» tre côté de l'Iſthme «.

Son Alteſſe Royale prévoit *que des vaiſſeaux ſeront d'une grande utilité, tant pour le tranſport des troupes, que pour intercepter des munitions*, &c. Quoi! tout de bon, Son Alteſſe Royale porte juſques là ſa prévoyance? Mais en vérité, Meſſieurs les Miniſtres de France, eſt-ce que vous vous moquez du monde de faire prévoir par S. A. R. qu'il faut des *vaiſſeaux* pour tranſporter *des troupes?* Je prévois moi qu'il fera jour de-

main ; que ce ſoir viendra la nuit : & qui ne prévoit pas de pareilles choſes ? Vous cherchez à détruire la réputation réelle de Son Alteſſe Royale, réputation qui eſt appuyée ſur la ſupériorité de ſes connoiſſances, en lui faiſant prendre un ton ſottement important, pour donner des preuves d'une extrême frivolité de caractére. Mais vous avez beau uſer de détours, vous ne ferez jamais perdre à Son Alteſſe Royale l'aſcendant que ſon génie ſublime lui a toujours donné juſqu'ici ſur tous vos Généraux François, ſur vos *Belle-Iſles*, ſur vos *Contis*, ſur vos *Richelieus*, ſur vos *Soubiſes* ;

quand il ſeroit même poſſible que vous euſſiez pris ſur nous cinquante autres Minorques, & quand vous menaceriez notre Iſle de cinquante invaſions à la fois. Cette belle & admirable prévoyance dont vous faites les honneurs à Son Alteſſe Royale, ne le céde point en mérite à la grande, à la merveilleuſe découverte de * *Sir Hans-Sloane* dans ſon Hiſtoire de la Jamaïque, où il nous aſſure que des moutons qu'on apporte du continent dans cette Iſle, y ſont tranſportés ſur un vaiſſeau.

* Savant, mort il y a quelques années, & qui a laiſſé un très-beau Cabinet d'Hiſtoire Naturelle à la Société Royale de Londres.

Nous ſommes enfin parvenus au dernier paragraphe de cette Lettre ſi ſavante & ſi ingénieuſe. Il n'eſt pas moins rempli que les précédens de toutes ſortes de preuves que la Lettre a été fabriquée depuis la derniére campagne en Amérique.

» A l'égard de vos quartiers » d'hiver après vos opérations » faites, Son Alteſſe Royale » vous recommande d'examiner » ſi les *François* ne voudroient » pas faire quelques *tentatives* » *à la ſaiſon prochaine*, & pour » quel endroit ils ſe détermineront » plus probablement. En » ce cas le plus expédient ſeroit » de *cantonner vos Troupes* de

» ce côté-là, *à telle diſtance*
» *les unes des autres*, *que vous*
» *puiſſiez aiſément les réunir*
» pour la défenſe générale :
» mais vous ſerez en état de
» vous *déterminer à ce ſujet* ſur
» les *apparences* & ſur les *intel-*
» *ligences* qu'on vous a recom-
» mandé d'*entretenir* par toutes
» ſortes de moyens, auſſitôt vo-
» tre arrivée «.

L'ordre d'examiner ſi les *François* ne voudroient pas faire quelques *tentatives* pendant la ſaiſon prochaine, par laquelle on entend l'année où nous ſommes, eſt une ſatyre bien piquante de ce qui s'eſt paſſé l'année derniére. Remar-

quez-vous, mes chers compatriotes, avec quelle inhumanité les François infultent non-feulement au peu de foin que nous avons pris de nos Colonies de l'Amérique, mais auffi à la perte que nous avons faite de quantité de Sujets de la Grande-Bretagne, que des mains barbares ont égorgés fur nos frontiéres dégarnies de Forts & de Troupes pour les protéger. Sentez-vous toute la fineffe de ces mots, *cantonnez vos Troupes à telle diftance les unes des autres que vous puiffiez aifément les réunir ?* Obfervez-vous comme tout porte également & avec la même force fur un prétendu

ſuccès dans toutes les opérations de la campagne précédente, afin que l'on impute plus naturellement à l'abſurdité des ordres donnés par Son Alteſſe Royale, tous les malheurs que cette campagne a attirés ſur nous ?

Ceux qui ont imaginé cette impoſture atroce, (pardonnez cette expreſſion, chers compatriotes, à un cœur pénétré de reſſentiment) ſavoient parfaitement que Braddock étoit mort, & que leur calomnie, en s'exerçant ſur ſa mémoire, ne lui feroit aucun mal ni ne leur rapporteroit aucun avantage; mais c'eſt ſur Son Alteſſe Royale qui

de toutes façons eſt pleine de vie, qu'ils ont dirigé tous leurs traits. Ils n'en veulent qu'à ce Prince à qui les armées de la Grande-Bretagne ſont redevables de leur gloire ; ce Prince qui inſpirera toujours aux troupes Françoiſes une invincible terreur ; ce Prince enfin que le Ciel par compaſſion pour l'état miſérable où ſe trouvent nos affaires à tous égards & pour l'*intérêt* de ſon Neveu l'*héritier préſomptif*, veuille conſerver longtems en ſanté à la tête de nos armées ! Mais, Meſſieurs les François, ce vœu que nous formons ici pour Son Alteſſe Royale, ne nous fait point ou-

blier que nous devons demander la conſervation de ſon auguſte & illuſtre Pere, qui par pitié pour le grand beſoin où nous ſommes de Généraux capables de conduire les armées Angloiſes, a bien voulu obtenir de ſon conſtant allié l'Electeur de Hanovre de nous prêter un Général fermement attaché à l'intérêt Proteſtant, & qui, s'il arrivoit que Son Alteſſe Royale qui n'a d'immortel que ſa renommée, payât par quelque maladie ou par la mort le tribut de l'humanité, prendroit le commandement des armées de la Nation de préférence à tous les Généraux qu'elle a pro-

duits & qu'elle a élevés. Soutenus & fortifiés par les ſoins paternels d'un Monarque ſi zélé pour nos intérêts, je voudrois bien ſavoir ce que nous avons à craindre des hommes.

Mais pardonnez-moi, chers compatriotes, une digreſſion où j'ai donné quelque épanchement à mon cœur. Je vais pourſuivre l'examen de ce que cette Lettre me fournit encore d'exemples de la ſupercherie des François. Y a-t-il rien de plus extravagant que d'ordonner à un Officier chargé de quelque expédition importante, *de juger ſur les apparences*, & de lui recommander d'*entretenir des in-*

telligences pour ſavoir ſi les ennemis ne voudroient pas faire quelques tentatives ? Ordres ridicules, inſtructions frivoles. Mais voici encore une preuve bien inconteſtable que tout cet édifice de menſonge & d'aſtuce a été élevé ſur ce qu'on a ſçu des circonſtances de la bataille livrée auprès du Fort *du Queſne.* » Il eſt inutile de vous prévenir » combien vous devez être *at-* » *tentif* à ne vous point laiſſer » *ſurprendre* «.

Voila en vérité un ordre bien néceſſaire à un homme auſſi incapable que l'étoit M. Braddock de remplir ſa miſſion, & il faut convenir qu'il a tout - à - fait

bonne grace dans la bouche d'un Général du mérite de Son Alteſſe Royale, lorſqu'en même tems il n'eſt pas accompagné d'une inſtruction ſur la maniére de l'exécuter. Je me ſouviens à cette occaſion d'un propos tout ſemblable de ma vieille grand-mere, lorſque j'eſſayois pour la premiére fois de monter à cheval: mon fils, me crioit la bonne Dame, mon fils, de grace, ne tombez pas: mais jamais elle ne m'auroit dit, tenez-vous de telle ou de telle maniére pour ne pas tomber ou pour avoir toute la bonne grace d'un Cavalier. Auſſi me ſouviens-je très-bien que je n'en tombois

tombois pas moins, que ſi jamais elle ne m'eût recommandé le contraire.

Il vous convient bien, Meſſieurs les Miniſtres de France, de mettre dans la bouche du célébre Général, à qui vous prétez l'ordre en queſtion, des propos qu'on paſſeroit tout au plus à une bonne vieille femme qui radote. Non, je le répéte, il n'eſt pas poſſible que Son Alteſſe Royale ait dicté une Lettre ſemblable ; & vous ne lui avez fait renouveller cette recommandation à Braddock *de ſe tenir en garde contre toute ſurpriſe*, que pour tourner en ridicule la malheureuſe avanture dans laquelle

il fut honteuſement défait pour s'être laiſſé ſurprendre.

Mais dans quelle vûe faites-vous mention ici des *quartiers d'hiver?* que voulez-vous faire penſer aux Lecteurs de cette Lettre, par * l'*appréhenſion* que vous y prêtez à Son Alteſſe Royale, *que la plus grande difficulté ne roule ſur la fourniture des vivres*; & par l'expreſſe recommandation que vous lui faites faire à Braddock d'*y apporter* ***TOUS SES SOINS***, ce qui veut dire

* Son Alteſſe Royale penſe que la plus grande difficulté que vous rencontrerez dans votre miſſion, roulera ſur la *fourniture des vivres* pour vos Troupes; c'eſt pourquoi Elle vous recommande d'y apporter *ous vos ſoins.* *Piéces juſtific. du Précis des faits* N°. XII. *Lettre à M. Braddock par ordre de M. le Duc de Cumberland.*

d'en faire le principal objet de ſon attention ? Pouvez-vous nier que ce ſoit une ſatyre & même des plus piquantes de la ſotte crainte qu'on a eue de manquer de proviſions dans un pays où tout abonde, & en conſéquence de laquelle on a envoyé l'armée en quartiers d'hiver dès le milieu du mois d'Août, quoique rien n'empêchât de tenir encore deux mois la campagne ? Comment avez-vous le front d'imputer d'auſſi fauſſes meſures à Son Alteſſe Royale, tandis qu'il eſt de la plus grande impoſſibilité que ſon ſublime génie ait ſeulement ſuppoſé aucun Officier capable de pren-

dre une réſolution auſſi extravagante, ou que même Son Alteſſe Royale ait pu le ſavoir, ſi ce n'eſt pluſieurs mois après, que la choſe auroit été exécutée? Cette ſeule circonſtance prouve tout ce que l'on peut déſirer contre vous; car il eſt hors de toute vraiſemblance qu'un homme de guerre intelligent puiſſe jamais faire ſon objet capital du ſoin de bien nourrir ſes Soldats & de les faire paroître gras & dodus, plutôt que de les habituer à triompher des ennemis de l'Etat & à ſervir utilement leur patrie.

Oh! pour le coup, Meſſieurs les François, on diſcerne aiſé-

ment que ce qui vous fait parler ici, c'eſt le dépit d'être ſouvent obligés de manger de la * ſoupe maigre, tandis que nous vivons toute l'année de bon *Pouding aux prunes* & de bonnes *piéces de Rosbif*. Mais nous ſommes en état de vous faire éprouver que ſi nous vivons bien, nous nous battons de même. Vous mon-

* Les Anglois font beaucoup d'eſtampes allégoriques ſur la politique des deux Nations (l'Angleterre & la France) Dans celles de M. *Hogarth* particuliérement, les logis des François ſont indiqués par un écriteau, où on annonce qu'il s'y fait de bonne *ſoupe maigre*, & ſur ceux des Anglois on voit, en peinture, une bonne *piéce de Bœuf*.

Cette eſpéce particuliére de plaiſanterie eſt en poſſeſſion d'amuſer la populace en Angleterre, depuis la réforme. Les autres Nations n'ont pas le talent de s'amuſer avec autant de goût & de diſcernement.

trez, ſurtout ici, combien vous êtes jaloux de l'état heureux & floriſſant où nous pouvons nous vanter d'être, & le chagrin cuiſant que vous ſentez de voir approcher votre décadence & le tems où la ruine de tous vos intérêts vous expoſera à périr de faim & de miſére. Mais le fécond & brillant * *Hogarth*, vous fera repentir de votre inſolente témérité, & vous devez déja connoître de quoi ſon imagination eſt capable.

* Cet *Hogarth* eſt un Deſſinateur & Graveur de Londres, qui ne traite que le burleſque. A peu près dans le tems où la France menaça l'Angleterre de tirer vengeance de ſes inſultes, il fit deux eſtampes qui eurent beaucoup de vogue dans Londres, & où ſous des emblêmes qui n'étoient rien moins que dé-

Nous voici donc à la derniére phrase, qui couronne l'œuvre ſatyrique de Meſſieurs les Miniſtres de France. Ils en ont trouvé l'idée trop affreuſement étrange & trop ridicule, pour l'attribuer à l'auguſte Perſonne qu'ils ſuppoſent Auteur de la Lettre & ſous le nom de laquelle ils ont fabriqué tous les ordres que nous avons vus.

C'eſt ici le Colonel Nappier qui parle ; c'eſt de lui-même, & ce n'eſt plus ſous la dictée du Prince. » *J'eſpére* que les *fournitures extraordinaires* qui vous » ſont portées par la flotte &

licats & ſpirituels, il promettoit à l'Angleterre des ſuccès qu'elle eſt bien éloignée d'avoir eus.

» les mille *barils de bœuf* desti-
» nés pour votre subsistance,
» vous *faciliteront* & vous *assu-*
» *reront* la *fourniture* de vos trou-
» pes. «

Voilà sur ma conscience une espérance tout-à-fait chrétienne; je n'en sçache pas au moins parmi celles que la Religion inspire, de mieux fondées & de plus solidement établies que celle-là: *espérer que des fournitures extraordinaires, & mille barils de bœuf faciliteront & assureront la fourniture des troupes!*

On voit bien, Messieurs les Ministres de France, à quoi vous visez: mais c'est une finesse un peu trop grossiére pour que quel-

qu'un

qu'un en ſoit la dupe. Vous voudriez inſinuer, n'eſt-ce pas, que les Miniſtres d'Angleterre ſont beaucoup plus attentifs à envoyer du *Bœuf* en Amérique, qu'à y faire paſſer de bons Officiers? Oh que votre deſſein étoit difficile à pénétrer! Mais ce n'eſt pas tout: vous avez cru qu'il faloit néceſſairement que le premier article de la Lettre contenant une *balourdiſe*, le dernier, pour ne lui céder en rien, contînt une *bêtiſe* accomplie, telle qu'une eſpérance auſſi hors de *propos* que celle que vous faites concevoir ici au *Colonel Nappier*.

Mais de bonne foi croyez-

vous ce Colonel aſſez borné pour ſe contenter d'*eſpérer* qu'une ſi grande quantité de *Bœuf*, *avec des fournitures extraordinaires*, pourra ſuffire, tandis qu'il ne pouvoit regarder ce fait que comme une choſe parfaitement démontrée ? Allez, Meſſieurs, nous autres Anglois nous mangerons toujours du *Bœuf* & *du Pouding* & en grande quantité, & nous nous en faiſons gloire : vous avez beau dévorer des yeux d'auſſi excellens mets, nous irons notre train : mais apprenez que nos Officiers connoiſſent la portée des termes, & qu'ils ſavent que le mot *eſpérance* renferme l'idée d'une

poſſibilité de manque de réuſſite; qu'ainſi l'on ne ſe ſert point du mot *eſpérer* en parlant des choſes que l'on eſt certain d'avoir, & qu'il n'y a point d'Officier dans nos armées qui ſoit capable de parler auſſi inconſéquemment, que de dire qu'il *eſpére* que des troupes auront le *bœuf & les proviſions* qu'il ſait très-certainement qu'elles emportent avec elles. Mais je veux vous faire voir, moi, comment nous ſavons faire l'emploi du terme *eſpérer*; le voici. Nous * *eſpérons*, entendez vous bien, Meſſieurs, nous *eſpérons* que

* Il faut remarquer qu'il vient de dire que le mot *eſpérance* renferme l'idée d'une poſſibilité de manque de réuſſite.

nous vous en donnerons tant & tant ſur terre comme ſur mer, que vous payerez bien l'inſolence & la témérité que vous avez eue de fabriquer une Lettre auſſi abſurde, & auſſi ridicule que celle que je viens d'examiner, & ſurtout de l'attribuer à un perſonnage auſſi incapable que l'eſt Son Alteſſe Royale, de l'avoir écrite ou dictée.

Je me flatte d'avoir prouvé d'une maniére ſatisfaiſante tant par mon *ſyllogiſme* que par *mes argumens* à *priori* & à *poſtériori*, qu'il eſt abſolument impoſſible que la Lettre en queſtion ſoit autentique. Je demande à préſent pardon à mes Lecteurs de

quelques expreſſions vives qui peuvent m'être échapées contre les François : car ſelon moi rien ne nous diſpenſe de traiter humainement nos ennemis : mais comme la nature du ſujet étoit à tous égards ſi intéreſſante pour le peuple de la Grande-Bretagne, il m'a été impoſſible de réprimer par-tout ma juſte indignation contre (hélas je ne puis encore me contenir) contre cette Nation artificieuſe, qui a tenté par des voies détournées & malhonnêtes, de faire perdre à Son Alteſſe Royale la réputation de poſſéder les ſix qualités qui conſtituent le grand homme de guerre.

Je me ſuis cru dans l'obligation d'analyſer chaque partie de la Lettre dont je voulois démontrer la fauſſeté : & il m'a ſemblé que je ne pouvois que par ce moyen atteindre le but auquel j'avois envie de parvenir, & prouver que les différens ordres & les différentes inſtructions que contient cette Lettre, ſont, ſous tous les aſpects, autant de phénoménes d'ignorance & de ſtupidité, & ne peuvent point par conſéquent être ſoupçonnés d'avoir été enfantés par l'auguſte Prince à qui on les attribue. Peut-être ai-je été long; mais il falloit entrer dans les plus petits détails com-

me dans les plus grands, parce que la Lettre en queſtion peut avoir exercé déja la critique de quantité d'eſprits de différens ordres, dont les uns ſe ſeront arrêtés à des choſes plus importantes, d'autres à des choſes qui le ſont moins. Je me ſuis auſſi propoſé de travailler pour les autres Nations de l'Europe, parmi leſquelles les François ont eu très-grand ſoin de répandre leur *Mémoire* appellé le *Précis des faits*, & j'ai dû par conſéquent retourner la Lettre de tous les ſens pour opérer ſur mes Lecteurs de différentes claſſes & de différens pays un effet abſolument oppoſé à celui

qu'aura produit en eux l'examen de chaque partie de cette même Lettre: enfin toute mon envie a été de convaincre l'univers entier, ſi cela étoit poſſible, que cette Lettre eſt un artifice des François par lequel ils veulent faire perdre à Son Alteſſe Royale l'incomparable conſidération qu'Elle s'eſt acquiſe dans l'univers entier.

Mon unique regret dans cette occurrence, c'eſt de ne pas poſſéder parfaitement la langue Françoiſe. Je vois avec la plus grande douleur mon analyſe condamnée par ce ſeul empêchement à n'être lûe qu'en Angleterre, tandis qu'il feroit de la plus

grande néceſſité qu'elle fût répandue par-tout où le *Précis des faits* a pénétré, & qu'elle effaçât de tous les eſprits ſans exception, les mauvaiſes impreſſions qu'y peut avoir laiſſé ce Mémoire impoſteur.

N'y aura-t-il pas quelque honnête homme de *réfugié François*, qui, par une généreuſe impulſion du zèle reconnu dans tous ceux de ſa ſorte pour les intérêts de l'Angleterre, & de l'indignation qui leur eſt commune à tous contre la France, contre la *Galiſſonniere* & contre *Richelieu*, entreprenne la traduction du préſent ouvrage dans lequel

je prends le *Peuple* Anglois particuliérement, & toute l'Europe en général, pour *Juge* des raiſons qui me ſervent à prouver d'une maniére autentique, que la Lettre écrite à Braddock eſt une ſupercherie des François; & où je détruis leur artifice, par tous les efforts que je fais pour démontrer qu'un grand homme de guerre ne peut pas avoir dicté les ordres qu'elle contient.

Le but de nos ennemis, je le répéte, a été de nous ôter toute eſpérance de ſuccès. Ils étoient convaincus, que le premier Miniſtre & le Miniſtre de la Marine avoient beaucoup perdu de

leur crédit parmi nous ; ils en ont conclu que c'étoit le tems le plus propre pour nous insinuer que le Chef de nos armées étoit également incapable de sa place, afin qu'une défiance générale s'emparât de toute la Nation, dès qu'elle se seroit persuadée que la Lettre dont il s'agit étoit de Son Altesse Royale.

Je savois qu'il n'y avoit que trop de gens qui mal disposés pour cet Auguste Prince, ont déja publié avec une satisfaction trop affectée, que l'Auteur d'une Lettre pareille n'étoit pas digne d'avoir le commandement en Chef des armées de la Grande-Bretagne ; c'est encore

ce qui m'a porté à une entreprise qui est aussi supérieure à mes forces & à mon talent, que l'est la justification de Son Altesse Royale, mais qui en même tems est bien digne du cœur de tout bon Anglois. J'ai crû qu'il étoit de mon devoir de mettre un frein aux murmures & aux clameurs des mécontens & à leurs imprécations contre Son Altesse Royale, ou bien d'engager, par la considération du danger commun, Sa Majesté à prendre elle-même, ou à confier à son *grand Général Hanovrien*, le soin d'animer la Nation à tirer vengeance des ennemis de la Grande-Bretagne, &

de conduire ſes armées à des triomphes aſſurés. Il n'y avoit rien d'auſſi eſſentiel dans les circonſtances préſentes, que d'empêcher les *terreurs paniques* de ſe répandre parmi nos troupes, à l'occaſion de l'invaſion dont nous ſommes menacés ; il falloit raſſurer les Soldats, parmi leſquels il n'y en a que trop de diſpoſés à croire que la Lettre en queſtion eſt bien véritablement de Son Alteſſe Royale. Les Miniſtres de Sa Majeſté avoient beſoin d'être avertis du mauvais effet que cette opinion pouvoit produire ſur les troupes dans le moment d'une action. Enfin ce n'eſt pas que j'aie crû

que la réputation de Son Alteſſe Royale étoit aſſez chancellante pour ſuccomber ſous l'artifice de ſes adverſaires ; mais j'ai voulu mettre l'honneur de la Couronne & le bien de la Nation dans la plus grande ſûreté contre les entrepriſes d'un ennemi animé, non-ſeulement par ſon attachement à la gloire de ſon Roi, mais encore par ſon reſſentiment contre les procédés de la Nation Angloiſe.

J'eſpére de recevoir pour cette marque de mon zèle un remerciment, non-ſeulement de tous les honnêtes gens, mais encore de toute la Famille Royale & du *Prince de Galles*, à qui il n'im-

porte pas moins qu'à toute la Nation, qu'on ne répande aucune calomnie ſur le compte de Son Alteſſe Royale le Duc de Cumberland ſon Oncle, & qu'on n'expoſe point le Royaume au danger affreux d'une *terreur panique*, dans le cas où les François entreprendroient d'y faire une invaſion. *J'eſpére* encore que l'avis donné dans le Prince des Poëtes Latins, à ce *Jules*, l'auteur des Princes qui ont porté ce nom dans Rome, ſera trouvé très-convenable au Prince qui doit un jour être le ſoutien de la Grande-Bretagne;

Te animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas & Avunculus excitet Hector.

& que ce Prince travaillera à

ſa propre gloire & à celle de la Nation,

Matre Deâ monſtrante viam.

Après avoir par cet écrit, où régne toute la ſincérité & la candeur poſſible, ſoulagé mon eſprit de la crainte que la Lettre écrite à Braddock ne ſoit trop généralement regardée comme véritable & autentique : je finis en ſouhaitant tout le ſuccès poſſible aux armées de la Famille Royale & de la Nation, & je leur promets de les défendre toujours avec ma plume, comme leurs troupes le feront avec les armes, de toutes les attaques des François leurs perfides & dangereux ennemis.

FIN.

